

1945 – 2025

LIBÉRATION

DE LA POCHE
DE COLMAR



Défilé militaire à Colmar
8 février 1945
©Henri Malin/ECPAD/Défense



ans
80
LIBÉRATION
DE LA POCHÉ
DE **COLMAR**



ÉDITO

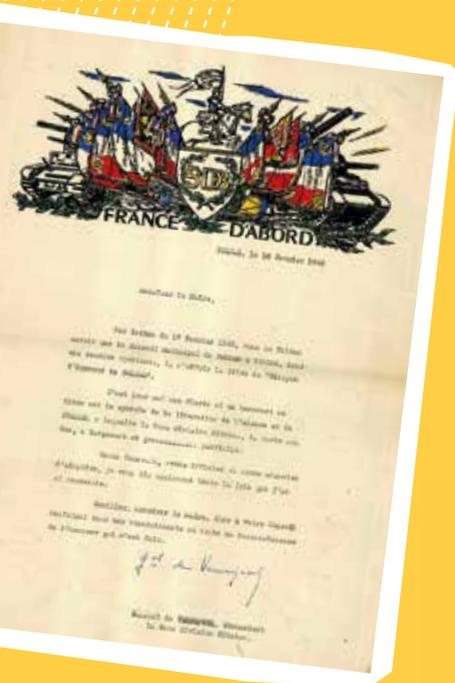


Il y a 80 ans, notre territoire était libéré de l'occupation nazie par les troupes françaises et américaines conduites par le général de Lattre de Tassigny.

Célébrer le 80^e anniversaire de la libération, faire vivre la mémoire de notre Histoire et de celles et ceux qui l'ont faite, c'est l'objectif de cet ouvrage offert aux habitants de Colmar Agglomération. Au fil de ces pages, vous découvrirez des portraits et des témoignages d'habitants qui ont vécu ce moment historique.

Vous découvrirez comment chacune des 20 communes de notre agglomération a vécu la libération, certaines ayant subi de nombreux dégâts, d'autres ayant été épargnées par les bombardements, toutes ayant connu des moments de joie et d'effusion.

Lors de la bataille de la Poche de Colmar, qui a duré trois longues semaines, du 20 janvier au 9 février 1945, 1 600 soldats français et plus de 500 soldats américains ont perdu la vie. Ce livre se veut également un hommage à leur sacrifice.



©Archives
municipales de Colmar



Prise d'armes sur la place Rapp à Colmar
8 février 1945
©Ernest Staché/ECPAD/Défense



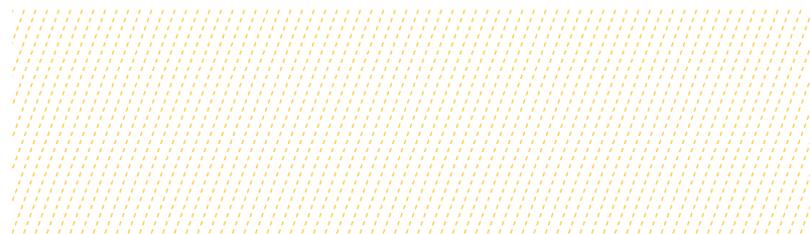
Les généraux, le préfet Jacques Fonlupt-Espéraber et le maire Edouard Richard défilent sur l'avenue de la République le **8 février 1945**.
©Henri Malin/ECPAD/Défense

80 ans après la libération, les témoins de la Seconde guerre mondiale sont de plus en plus rares. C'est pourquoi il est crucial de recueillir leurs témoignages avant qu'il ne soit trop tard. Par ailleurs, il est primordial de se remémorer cette période et de prendre conscience de la chance que nous avons de vivre ici en paix, alors qu'ailleurs des conflits semblent ne vouloir jamais prendre fin.

Le chemin parcouru depuis la libération de février 1945 est porteur d'espoir : la folie de la guerre a laissé place à la réconciliation et à la construction de solides liens d'amitié et de coopération entre la France et l'Allemagne. Il est de notre devoir de ne jamais oublier le passé et de construire notre avenir en faisant honneur à nos aïeux.

Je remercie toutes les personnes qui ont contribué à la réalisation de cet ouvrage, ainsi que celles et ceux qui s'impliquent au quotidien pour transmettre la mémoire aux jeunes générations.

Bonne lecture,



ÉRIC STRAUMANN

Président de Colmar Agglomération
Maire de Colmar



SOMMAIRE



©Archives
municipales de Colmar

Le drapeau français flotte à
nouveau sur le balcon de l'Hôtel
de Ville de Colmar, libérée.
©Henri Malin/ECPAD/Défense



[CHAPITRE 1]

UN VOYAGE

DANS LA MÉMOIRE

Houssen	14	Ingersheim.....	40
Porte du Ried.....	16	Wintzenheim.....	42
Wickerschwahr.....	18	Wettolsheim.....	44
Jebsheim.....	20	Niedermorschwihr.....	46
Fortschwahr.....	22	Turckheim.....	48
Bischwihr.....	24	Sundhoffen.....	50
Muntzenheim.....	26	Zimmerbach.....	52
Andolsheim.....	28	Walbach.....	54
Horbourg-Wihr.....	30	Herrlisheim-près-Colmar.....	56
Colmar.....	32	Sainte-Croix-en-Plaine.....	58

[CHAPITRE 2]

CELLES ET CEUX ŒUVRANT

POUR LE DEVOIR DE MÉMOIRE

Le Musée Mémorial des combats de la Poche de Colmar	62	Marie Oury et son grand-père : un récit à 4 mains	76
Le sentier des mémoires à Porte du Ried	66	Société d'histoire et lycéens : passeurs de mémoire	78
ONaCVG et Omspac : entretenir la mémoire	68	Mettre l'histoire à la portée de tous	80
Transmettre l'histoire des Diables rouges	70	Parler d'histoire, encore et encore	82
Une pièce de théâtre adaptée de « Ma ville à l'heure nazie »	72	Le général Schlessler, vu par son petit-fils	84
Une « enquête » pour raconter l'histoire de son père			
et de son oncle	74		

FRISE CHRONOLOGIQUE

De 1940 jusqu'à la libération, l'Alsace-Moselle est annexée de fait à l'Allemagne nazie. La population subit une intégration forcée au Troisième Reich, qui passe notamment par une germanisation et une nazification du territoire.

[6 juin 1944]

Début du débarquement allié en Normandie.

[25 août 1944]

Libération de Paris par la 2^e division blindée (DB) du général Leclerc.

[21-23 novembre 1944]

Mulhouse (le 21) et Strasbourg (le 23) sont libérées du joug allemand. Fin novembre 1944, une poche de résistance allemande se forme autour de Colmar, un front de 160 km en arc de cercle du nord au sud, en passant par les crêtes vosgiennes et bordé par le Rhin.

[15 août 1944]

Débarquement des premières unités de l'armée B (qui deviendra la Première armée française), en Provence. Cette armée est commandée par le général de Lattre de Tassigny.

[14 novembre 1944]

Début de l'offensive franco-américaine en direction de la Haute-Alsace.

À partir de septembre 1944, devant l'avancée des Alliés, les Allemands demandent aux habitants, comme ici à Colmar, de creuser des fossés anti-chars.

©Archives municipales de Colmar



Rue du Général-de-Gaulle à Wickerschwihr,
où le P.C du 31^e G.F.T.A s'installa.
©Archives municipales de Wickerschwihr



[20 janvier 1945]

Jean de Lattre de Tassigny, commandant de la Première armée française, lance l'offensive finale pour libérer la Poche de Colmar. Son armée est composée de plus de 300 000 hommes (dont une grande part de soldats issus des colonies) et appuyée par plusieurs divisions américaines. Le 1^{er} Corps d'armée attaque par le sud et le 2^e Corps d'armée par le nord, les deux offensives devant se rejoindre à l'est. L'objectif est non pas de prendre la ville de Colmar de front, mais de l'encercler, de manière à la préserver des destructions et incendies. Les combats sont menés dans des conditions climatiques difficiles, avec jusqu'à 25 cm de neige et -20°C. L'armée allemande oppose une résistance farouche, tandis que les deux camps procèdent à d'intenses bombardements dans de nombreuses communes.



[29 janvier 1945]

Les troupes alliées franchissent le canal de **Colmar** à hauteur de **Wickerschwihr**.

[décembre 1944]

Une offensive américaine permet de libérer plusieurs localités dans le vignoble, **Kientzheim**, **Ammerschwihr** et **Kaysersberg** les 17 et 18 décembre, **Sigolsheim** le 28 décembre. La contre-offensive allemande, appelée « opération Habicht », se solde par un échec.



[25-29 janvier 1945]

De violents combats ont lieu dans le Ried. Le village de **Houssen** est libéré le 25 janvier. Après avoir traversé l'Ill au niveau de la Maison Rouge, les premiers éléments américains sont stoppés devant **Holtzwihr** et **Riedwihr** par une contre-attaque allemande.

La bataille de **Jebsheim** dure plusieurs jours dans des conditions éprouvantes. Pendant ce temps, les soldats français et américains progressent vers **Riedwihr** (libérée le 26 janvier), **Holtzwihr** et **Wickerschwihr** (libérées le 27 janvier). La libération de **Jebsheim** a lieu le 29 janvier.

[30 janvier 1945]

Dans la journée, les Alliés installent des ponts préfabriqués sur le canal pour le passage des chars, qui viennent renforcer l'infanterie (soldats à pied). Les soldats de la 3^e division d'infanterie US (DIUS) et le Combat Command 4 libèrent **Bischwihr, Fortschwihr, Muntzenheim** et **Wihr-en-Plaine**.



[1^{er} février 1945]

Après des combats au carrefour des Quatre vents qui se sont déroulés la veille, la 75^e division d'infanterie US procède à la libération complète du village de **Horboung**. Au cours de cette même matinée, les Alliés libèrent **Andolsheim** et avancent jusqu'à la gare de **Sundhoffen** mais se retirent sur ordre du général de Lattre de Tassigny.

Dessin d'une scène de guerre à la Maison Rouge
©Robert Gall

[2 février 1945]

L'opération pour la libération de Colmar est lancée le 2 février à 6h30 du matin. Le 109^e régiment d'infanterie US s'arrête pour laisser l'honneur aux blindés français de pénétrer les premiers dans Colmar. Ils contournent le barrage anti-char qui bloquait la rue de Strasbourg par la rue des Carlovingiens et la rue des Belges. Passant par la rue Stanislas, ils atteignent la place Rapp à 11h30. Aux environs de 21h, les quartiers sud sont définitivement occupés par les Américains. À 21h45, la 19^e armée allemande annonce par radio la perte de la ville.

Dans l'après-midi, la colonne Du Breuil continue jusqu'à **Wintzenheim** puis **Wettolsheim**. La même journée, **Niedermorschwihr** et **Ingersheim** sont libérées par les soldats de la 28^e DIUS.



[4 février 1945]

Les soldats français entrent dans **Turckheim** et rejoignent les soldats américains présents dans le village depuis la veille. La commune est enfin libérée. Au sud-est de Colmar, dans la nuit du 4 au 5 février, les Alliés entrent dans **Sundhoffen**.

[5 février 1945]

Depuis **Turckheim**, les soldats alliés progressent vers **Zimmerbach** et **Walbach** et délivrent définitivement ces deux localités. En parallèle, **Sainte-Croix-en-Plaine** et **Herrlisheim-près-Colmar** sont libérées.



[8 mai 1945]

Capitulation
de l'Allemagne



Les soldats américains à Riedwihr
©Collection Musée Mémorial
des combats de la Poche de Colmar

[9 février 1945]

Avec la destruction du pont de Chalampé par les Allemands, on considère que la Poche de Colmar est résorbée. La Première armée française signale plus de 2 000 tués au cours de ces combats. Plus de 11 000 hommes ont été blessés. Les pertes allemandes sont deux à trois fois supérieures.



[1955]

Cette année-là, après 12 ans de détention dans un camp soviétique, le dernier incorporé de force rentre chez lui.

À la suite d'un décret publié le 25 août 1942 par le pouvoir allemand, les Alsaciens ont été incorporés de force dans l'armée allemande, que ce soit dans la Wehrmacht ou la Waffen-SS. De lourdes menaces de représailles pesaient sur les familles de ceux qui auraient souhaité s'y soustraire. 130 000 Alsaciens et Mosellans, contraints, ont alors intégré les rangs de l'armée allemande. Beaucoup ont été envoyés combattre sur le front de l'Est. Nombre d'entre eux ont été faits prisonniers par les Soviétiques et détenus dans des camps aux conditions terribles, pendant encore de nombreuses années après la guerre. On estime qu'environ 40 000 incorporés de force ne sont jamais revenus.



UN VOYAGE

DANS LA MÉMOIRE

Les habitants et les libérateurs,
rue Turenne à Colmar.
©Henri Malin/ECPAD/Défense



HOUSSEN

DES INCORPORÉS DE FORCE CACHÉS DANS LE VILLAGE

À Houssen, les témoignages de Fernand Straumann et Henri Schwab font la lumière sur l'opportunité que représentaient les permissions accordées aux incorporés de force. De retour dans leur village, bon nombre d'entre eux ont choisi de se cacher.

La rue du Presbytère
à Houssen, à la libération

L'ancienne école, aujourd'hui la mairie
©Collection Association Sports et Loisirs
de Houssen



Fernand Straumann n'a que 16 ans, en 1944, quand il a été incorporé de force, comme Flakhelfer, c'est-à-dire auxiliaire de lutte de la Luftwaffe (armée de l'air) dans la défense anti-aérienne. Il part d'abord six semaines à Traunstein, puis est envoyé à Neuenburg-Müllheim. «J'ai tout de suite pensé que je ne resterai pas là, nous avons eu des blessés, ça a été assez dur», raconte-t-il*. Il réussit à partir une première fois en permission. Mais quand il retourne à Neuenburg, son unité n'est plus là. «Tout avait été bombardé, il n'y avait plus rien, sauf la Kommandantur.» On l'informe que son unité s'est déplacée à Offenburg.

Il en profite pour s'enfuir discrètement, au cours de la nuit. Il prend le train pour Fribourg dans lequel il croise des Alsaciens. Après quelques péripéties, il arrive à Houssen «vers 3h ou 4h du matin». «À l'école, je tombe nez à nez avec la Feldgendarmerie (police militaire allemande, Ndlr)... Ils ont voulu savoir ce que je faisais là. [...] Pendant qu'ils vérifiaient mes papiers, discutaient, je me suis sauvé. J'ai couru à droite de l'église, j'ai frappé aux volets de mes parents, ils m'ont reconnu, je leur ai demandé de m'ouvrir très vite. À peine entré, j'ai entendu le bruit des bottes venir, et des feldgendarmes qui demandaient "Où est-il entré ?" À partir de là, je suis resté caché, dans le bunker, dans la maison...»

Si les déserteurs sont activement recherchés, leur famille est également menacée. « Les gendarmes m'ont cherché... Le dimanche matin, un d'eux est venu chez mon père, et lui a dit que j'étais un déserteur, que si je ne revenais pas, la famille serait déplacée en Allemagne... »

Alors que la libération approche, les bombardements s'intensifient. Le village doit être évacué.

« Le 31 décembre 1944, j'étais donc présent lors de l'évacuation du village vers Colmar. J'étais caché dans le bunker, mais je n'avais pas le choix, je devais sortir, alors que la Feldgendarmerie me cherchait encore... » Les évacués sont accueillis dans les caves de l'usine Schaeffer, route d'Ingersheim à Colmar.

Le 2 février, date de la libération de Colmar, en début d'après-midi, Fernand Straumann retourne à Houssen avec son cousin et son oncle. Mais là-bas, un commandant américain les arrête. Ce n'est que grâce à l'intervention d'un officier FFI français, qui avait entendu parler de leur cas, qu'ils sont relâchés.

* Le témoignage de Fernand Straumann a été enregistré le 26 juillet 2023 et celui de Henri Schwab le 27 mai 2024. Leur transcription a été réalisée par François Tornow, président de l'UNC Houssen (association des anciens combattants).

Fernand Straumann]

Henri Schwab
est décédé
le 1^{er} septembre 2024.



**« À peine entré,
j'ai entendu le bruit
des bottes »**

LE FRÈRE CACHÉ DANS LE GRENIER

Né en 1929, Henri Schwab a 16 ans en 1944. Il échappe de peu au Reichsarbeitsdienst (service obligatoire du travail). Dans son témoignage*, il raconte notamment la vie pendant la guerre, dans les bunkers, la présence des Feldgendarmes « Reitzer » et « Schmidt », mais aussi la dissimulation des déserteurs.

« Mon frère René a dû partir pour le service militaire, puis il a eu une permission avant de partir en Russie. Il est alors revenu à la maison, et là, nous l'avons caché au grenier, il avait 17-18 ans, il est resté caché et n'est plus reparti. Les gendarmes l'ont évidemment cherché, Reitzer est venu nous interroger... Mais cela s'est bien passé. Nous l'avons caché dans le foin, il y est resté trois ou quatre semaines, après c'était fini, c'était presque la fin de la guerre. Il nous a accompagnés à Colmar lors de l'évacuation. »

Le 6 janvier 1945, Henri Schwab et sa famille partent se réfugier dans l'usine Schaeffer, et retournent à Houssen après la libération.

APRÈS LES COMBATS, L'ÉVACUATION EN HAUTE-MARNE



Marie-Christine Brugger
et Jean-Louis Fleith

Marie-Louise Vogel avait 20 ans fin janvier 1945, à la libération de Holtzwihr. Dans une lettre, elle raconte les bombardements, la libération et l'évacuation du village en Haute-Marne. Jean-Louis Fleith, son neveu, l'a traduite de l'alsacien au français.

« Nous avons dû endurer de nombreux et lourds événements. Il ne faut presque pas y penser. » C'est une lettre adressée à une famille de parenté lointaine, datée du 1^{er} mars 1945. À cette date-là, Marie-Louise Vogel et ses 4 sœurs vivent à Bettoncourt-le-Haut, en Haute-Marne, à la suite de l'évacuation du village de Holtzwihr.

Marie-Louise relate les événements qui ont mené à la libération du village. Dès le 5 décembre 1944, « les premières grenades tombent dans le village ». Elle se réfugie dans une cave avec d'autres habitants. Le 23 janvier 1945, l'offensive américaine débute à Holtzwihr. « Les obus frappaient, un après l'autre, dans la maison voisine de la nôtre et dans tout l'entourage », écrit-elle.

« Puis vendredi (26 janvier 1945, Ndlr) c'était la pire des journées. Impossible pour nous de sortir du bunker. De 14h à 17h il y eut un feu roulant ininterrompu et issu des plus lourds obus. C'était indescriptible. On n'osait pas bouger. Nous nous tenions l'une l'autre, on ne savait pas quelle minute serait la dernière. Le bunker vacillait. On croyait qu'il allait s'effondrer. »

Le 27 au matin, Holtzwihr est libérée. Mais le lundi 29 janvier, les habitants reçoivent l'ordre d'évacuer le village, les troupes allemandes demeurant menaçantes au sud du canal de Colmar. « Nous devons marcher jusqu'à la forêt, là nous fûmes chargés dans des camions militaires. [...] Nous ne pouvions rien emmener, à part quelques couvertures. » Après plusieurs étapes, Marie-Louise Vogel et sa famille arrivent à Bettoncourt-le-Haut. Là-bas, malgré des difficultés et une certaine promiscuité, la vie s'organise. « Nous avons cinq lits pour douze personnes. Les premiers huit jours nous avons mangé chez les gens, mais à présent nous cuisinons nous-mêmes. Du lait, du pain et de la viande, nous en avons en quantité suffisante. »

« Nous ne pouvons rien emmener »



Dans les combats de la libération, plus de 80% du village de Holtzwihr a été détruit.
©Archives d'Alsace

L'AMITIÉ AVEC LA HAUTE-MARNE

Marie-Christine Brugger, la fille de Marie-Louise Vogel, relate quelques échos du passage de sa famille en Haute-Marne. « Elles étaient 6 filles, avec ma grand-mère, à être logées dans une même famille, alors elles se sentaient gênées. Là-bas, les gens leur tricotaient des gants, des moufles. » Après la guerre, pendant de nombreuses années, les sœurs Vogel ont rendu visite aux Haut-Marnais qui les ont accueillies, chaque été. Une « rue de la Haute-Marne » a été inaugurée à Holtzwihr en 2020, en témoignage des liens d'amitié entre la commune alsacienne et les villages du canton haut-marnais.

« La nostalgie de la maison » est tout de même là. Mais elle en est consciente: « Dans le beau Holtzwihr on ne s'y reconnaît plus, rien que des ruines. » Le village est en effet détruit à plus de 80%. Marie-Louise Vogel reste environ 2 mois en Haute-Marne, avant de retrouver son village, pour la reconstruction.

RIEDWIHR

Dans le village au nord de Holtzwihr aussi, les habitants se réfugient dans les caves et les abris en béton, pour se protéger contre les obus et les bombes. Presque la moitié des habitants s'abrite dans le bunker de l'actuel n°9 Grand'rue. Les Américains libèrent le village le 26 janvier 1945.

En 2016, Riedwihr et Holtzwihr se sont regroupées pour former la commune nouvelle de Porte du Ried.

« UN VÉRITABLE SPECTACLE DE DÉSOLOCATION »



Annette Ringler
et Marie-Thérèse Ley



Le 5 février 1945, une messe
a lieu dans l'église de Wickerschwihr,
endommagée par les bombardements,
en présence du général Vernejoul.
©Collection Joseph Dietrich

À Wickerschwihr aussi, pour se protéger des bombardements, les habitants doivent évacuer le village le 27 janvier 1945. Voici les récits de Marie-Thérèse Ley, Annette Utard et Jean-Louis Oberlé.

JEAN-LOUIS OBERLÉ, « L'ÉGLISE ÉTAIT EN FEU »

« La nuit précédant la libération (soit le 26 janvier 1945) fut d'une intensité rare, même avec mes yeux d'enfant de l'époque », écrit Jean-Louis Oberlé dans un témoignage. Il n'a que 6 ans au début de l'année 1945. « Le déversement des bombes au phosphore sur Wickerschwihr par les bombardiers américains s'était grandement accentué. Les habitants restés dans la commune, comme ma famille, se sont précipités dans les caves. Notre maison et le sol tremblaient de tous les côtés. » Vers 3h, il entend les « grésillements des chenilles des chars américains arrivant dans le village ».

Puis, « après une nouvelle nuit en sous-sol, quelques soldats américains sont rentrés dans notre cave en forçant par un coup de pied les portes battantes. Nous comprenions alors que les Alliés avaient réussi à libérer le village. »

Mais les bombardements reprennent. « Nous devons, dans l'après-midi, nous rendre au presbytère du village (actuelle mairie) où la cave était identifiée comme un des rares abris suffisamment résistants. Ma mère avait pris le soin de charger un traîneau avec plusieurs pièces de lard fumé, du beurre et du pain. »

« Tout autour de nous, nous découvrons l'ampleur de la catastrophe. [...] Plusieurs maisons et fermes brûlaient sous l'effet des bombes au phosphore, l'église était en feu. Un véritable spectacle de désolation. »

Mais les menaces sur le village sont encore présentes. Alors les Américains organisent l'évacuation. Les habitants marchent vers l'ouest, traversent Holtzwihr puis franchissent l'Ill. Le petit Jean-Louis et sa famille atteignent ensuite Ribeauvillé, où ils restent 6 semaines.

Le 5 février 1945 à Wickerschwihr
©Collection Joseph Dietrich

MARIE-THÉRÈSE LEY, « IL Y AVAIT DES PLANCHES POUR TRAVERSER L'ILL »

Marie-Thérèse Ley (née Fleith) était âgée de 13 ans à la libération. Le 27 janvier, pour évacuer le village, elle se souvient avoir marché dans la neige avec les habitants, d'abord jusqu'à la Maison Rouge, en passant par Holtzwihr. « Là-bas, le pont était cassé. Il y avait des planches pour traverser l'Ill, l'un après l'autre.

De l'autre côté, des camions américains nous attendaient et nous ont conduits à Ribeauvillé. »

Dans cette commune, la famille reste deux nuits. « On était couché sur de la paille. » Puis les habitants doivent prendre le train, direction Neufchâteau, dans les Vosges, où ils passent deux nouvelles nuits. Enfin, des camions les conduisent en Haute-Marne. Marie-Thérèse Ley est logée chez des habitants à Échenay pendant 6 semaines. De nos jours, Marie-Thérèse Ley entretient le lien avec la famille haute-marnaise et téléphone régulièrement.

ANNETTE UTARD, SON PÈRE S'ÉVANOUIT À CAUSE DU PHOSPHORE

La maison d'Annette Utard (née Ringler), 5 ans à la libération, faisait partie de celles qui ont été touchées par les bombardements. « Nous étions cachés dans la cave des voisins, chez les Meyer. Notre maison a brûlé. Mon père voulait sauver une table du premier étage et l'a sortie par la fenêtre. Il a respiré du phosphore, il s'est évanoui, on l'a amené dans la cave. Un soldat américain l'a couché sur le côté et lui a fait boire du lait pour qu'il revienne à lui. »



LA TOURMENTE PUIS LE SILENCE



Simone et
Charles Henry

Le moulin de Jepsheim, après les combats. À cet endroit se tient aujourd'hui le mémorial de la Croix du moulin.

©Collection Musée Mémorial
des combats de la Poche de Colmar



Il a fallu plusieurs jours, du 25 au 29 janvier 1945, pour libérer la commune de Jepsheim. D'intenses bombardements et combats de rue ont eu lieu, les Allemands imposant une résistance farouche. Une bataille qui a durablement marqué les esprits.

« La libération ne va pas tarder. » Cette libération tant attendue, le père de Charles Henny, lui-même prénommé Charles, la sent arriver, fin janvier 1945. Le 25 janvier, depuis la maison située dans la partie nord du village, il voit que le moulin de Jebnheim brûle. C'est là-bas, dans la forêt, que les combats commencent. Le temps presse, il faut trouver un endroit où se réfugier. Mais la maison ne dispose pas de cave. Charles, ses parents, ses deux frères et sa sœur, s'installent alors dans la cave d'un voisin, Jean Bentz. « Deux soldats autrichiens, portant l'insigne de l'edelweiss, sont entrés, ils voulaient se rendre », ajoute Charles Henny.

Si la partie nord du village est libérée en premier, les combats se poursuivent au sud. Entre ces deux parties, s'étend à l'époque un no man's land, une zone où les habitations ont été détruites par les Allemands en 1940 (la ferme de Charles Henny, notamment, a brûlé). Ce no man's land trompe les soldats, qui croient d'abord avoir libéré l'ensemble du village, avant de se rendre compte que la bataille n'est pas terminée.

RAYMOND LOCCI, PARACHUTISTE DU 1^{ER} RCP

Jebnheim est la ville marraine du 1^{er} Régiment de chasseurs parachutistes (RCP), qui s'est illustré pendant la libération du village. Raymond Locci en faisait partie. Né le 4 juillet 1926, originaire des Vosges, il a traversé les Pyrénées à pied en 1944 avec son ami Fred Gri pour rejoindre l'Espagne. Fred Gri et lui sont faits prisonniers, puis la Croix-Rouge les envoie au Maroc. Ils s'engagent alors dans le 1^{er} RCP. Ils participent à la campagne d'Italie puis sont aéroportés à Valence. Le 1^{er} RCP combat dans les Vosges, puis dans la vallée de Kaysersberg. Début 1945, les Alliés lancent l'offensive pour libérer la Poche de Colmar. Une bataille terrible est menée à Jebnheim, qu'il qualifie de « petit Stalingrad ». Environ 1000 soldats y ont perdu la vie. Le 27 janvier, victime d'un bombardement d'artillerie, Raymond Locci est blessé au pied gauche et à l'épaule droite.

« Après la tourmente, un grand silence s'abattit sur le village. Il fallait se reloger, reconstruire, reprendre espoir en l'avenir [...]. »

La bataille de Jebnheim, 25-30 janvier 1945, la vie des Jebnheimois pendant ces journées tragiques, Jean Scherer (1984)

LES AMÉRICAINS DANS LA CUISINE

Malgré la situation, « il fallait bien nourrir les bêtes ». « En me rendant à un silo, j'ai vu les cadavres dans le champ, gelés, dans la position où ils ont été tués », se souvient-il encore. Une scène d'horreur, caractéristique de la violence des combats.

Simone Henny (née Bolchert), quant à elle, trouve refuge avec sa famille dans la cave de sa maison, au sud du village. Comme Charles, elle n'a que 7 ans à cette époque. « Mon père nous mettait une couverture sur la tête, à ma sœur et moi, pour que nous n'ayons pas peur. » Deux autres familles sont accueillies dans cette cave.

Après la libération, les Américains s'installent dans la cuisine chez Charles Henny. « Ils faisaient à manger ici pour le reste de l'unité. Je me souviens encore, là, il y avait un grand bac avec des oranges. » Ils y restent environ une semaine. Pendant cette période, l'un des soldats est tué par un éclat d'obus qui s'est abattu devant la maison, l'éclat ayant pénétré dans la cuisine.

Puis la reconstruction commence. Des baraquements sont érigés pour héberger les habitants qui n'ont plus de maison. Pour Charles et Simone, ce n'est pas le cas. Mais pendant quelques années, ils vont à l'école et à l'église dans ces baraquements.



Raymond Locci, citoyen d'honneur de Jebnheim, à gauche au premier plan, le 27 janvier 2024
©Commune de Jebnheim

« LES SOLDATS AMÉRICAINS DEVENAIENT DE PLUS EN PLUS NOMBREUX »



René Trunk est né le 11 janvier 1937 à Fortschwihr. Ses parents tenaient une épicerie dans le village.

En 2005, René Trunk, amateur d'histoire locale, a écrit le récit de la vie à Fortschwihr pendant la Seconde Guerre mondiale, sur la base de ses propres souvenirs. Un récit fourmillant d'anecdotes et de détails, de l'occupation à la libération. En voici quelques extraits, avec un zoom sur l'arrivée des Américains.

Dès le lundi 29 janvier 1945, les Américains effectuent des tirs d'artillerie sur Fortschwihr. « Nous étions dans notre petite cave. À notre grande peur, on frappe brutalement à la porte de la cave, qui s'ouvre largement, aux environs de peut-être 22 ou 23 heures, laissant apparaître deux hommes fortement armés, en uniforme noir, des SS ? », écrit René Trunk. « Les deux soldats [...] très autoritairement voulaient s'assurer qu'aucun soldat de l'armée régulière ne se serait réfugié chez nous. [...] Nous étions comme paralysés devant une telle présence que nous n'avions auparavant pas connue. »

La nuit continue. Les habitants réfugiés dans la cave n'osent pas bouger. « Le tir d'un fusil allemand, vers 5h ou 6h du matin casse le silence, suivi par un tir de mitrailleuse américaine. Cet échange de tirs n'était pas très intense et a pratiquement cessé entre 6h et 7h du matin. »

« C'était sensiblement à ce moment qu'un soldat américain a ouvert la serrure de l'épicerie Trunk avec une mitrailleuse », continue René Trunk. « Nous sommes restés dans la cave, qui était d'ailleurs protégée par quelques stères de bois. Cependant, une dame d'un certain âge [...] voulait se rendre aux toilettes dans la cour, malgré les avertissements. Elle est revenue très vite pour dire *"Die Soldaten sprechen Englisch"**. »

Deux soldats se présentent alors. Ils veulent inspecter la maison, pour savoir si des Allemands s'y cachent. Le père de René Trunk doit les guider. « Comme il n'y en avait pas, ils ont ramené notre père et comme tout semblait calme, nous sommes également sortis de la cave d'environ 26 m² pour 8 personnes. »

« Ce que nous avons découvert était un autre monde »

Le spectacle qui s'offre à eux est consternant. « Ce que nous avons découvert à l'extérieur ce matin mardi 30 janvier 1945 était un autre monde. La rue était une mer de boue car la neige avait fondu, des trous d'obus dans les chaussées, des dégâts d'éclats d'obus partout. »

Mais le village est libéré. « Les soldats américains devenaient de plus en plus nombreux, ils se déplaçaient en véhicules, surtout des Jeeps [...]. » Ils stationnent quelque temps dans le village, cherchent des endroits où dormir, où manger, et s'installent chez les habitants. « Les soldats américains, fatigués et pleins de boue, ont donc occupé toutes les chambres sans ménagement. » Ils donnent « des conserves, aux enfants du chocolat, des bonbons, des chewing-gums. Certains montraient des photos de leur famille. »

Deux soldats américains sont logés chez les Trunk : le capitaine Thomas Myers et le lieutenant Breitenbach. « Notre mère avait une rage de dents, pas de problème le capitaine Thomas l'a emmenée en Jeep à un hôpital de campagne, installé sur le terrain desservi par le presbytère protestant à côté de l'église. »

Cette unité américaine part du village « peut-être vers le 10 ou 12 février 1945 », estime René Trunk. Thomas Myers, après la guerre, « a rendu visite à notre mère, lui a écrit par la suite, lui a envoyé des cadeaux dont un foulard ».

* Traduction : Les soldats parlent anglais.



René Trunk (à droite)
à la libération

PENDANT LES BOMBARDEMENTS, « LA CAVE TREMBLAIT »



René
Vonarx

René Vonarx, né en juin 1933, était présent dans le village pendant les combats de la libération, avant d'être évacué vers Riedwihr et Ribeauvillé. Il garde un souvenir vif de la violence des bombardements.

À Bischwihr, les obus tombent dès le 23 janvier 1945. Les Alliés, venant de Wickerswihr, sont bloqués au niveau du canal de Colmar. Ils visent les canons installés par les Allemands dans le village.

René Vonarx n'a que 12 ans. C'est l'aîné de six enfants, il a 2 sœurs et 3 frères. Avec sa famille, il se cache dans une cave chez son cousin Robert Vonarx, dans la Grand'rue. Une bombe tombe même sur la maison, mais n'explose pas.

Jusqu'au 30 janvier, les jours sont émaillés de peur et d'appréhension. Depuis leur cachette, les habitants entendent les impacts assourdissants des obus. « La cave tremblait.

Des hommes montaient pour aller éteindre le feu, car tout brûlait », raconte le Bischwihois. « Le 30 janvier, à 2h du matin, il fallait sortir de la cave. On se demandait bien pourquoi. Puis vers 9h, les Américains nous ont conduits à Riedwihr. L'armée avait construit un pont de fortune pour traverser le canal. Il n'y avait pas de rambarde, alors les militaires nous tenaient la main. »

À Riedwihr, René Vonarx reste moins d'une journée. Déjà, les évacués font face au manque de nourriture. « Un militaire nous lançait du pain qui était dur comme pierre », raconte René Vonarx. À la tombée de la nuit, vers 17h, les habitants remontent dans un camion, direction Ribeauvillé. Dans la forêt entre Riedwihr et Jebsheim, les combats continuent.

À Ribeauvillé, les Bischwihois sont en sécurité, mais l'approvisionnement en nourriture est là aussi difficile. René Vonarx se débrouille, récupère régulièrement des « petits pains » grâce à un soldat français. Sa famille et lui restent dans le village jusqu'au 22 février. « Mon oncle est allé chercher de l'essence et un homme nous a ramenés dans sa camionnette », raconte René Vonarx. « Du 23 janvier jusqu'au 22 février, je n'ai pas pu changer de vêtements ! »

À leur retour à Bischwihr, les habitants découvrent leur village presque entièrement détruit. Le clocher de l'église Saint-Joseph est endommagé. De certaines maisons subsistent seulement des pans de mur. Pendant la reconstruction, six jeunes du village sont accueillis dans des familles en Isère, à côté de Grenoble, de juin à octobre 1945. René Vonarx est l'un d'eux. Le jeune homme, à cette époque, ne sait pas parler français. « C'était dur parce que nos camarades se moquaient

de nous. », raconte-t-il. Heureusement, chaque soir, la fille de la famille qui l'héberge insiste pour lui enseigner le français.

« Des hommes montaient pour aller éteindre le feu »

Le village a subi de gros dégâts pendant les combats de la Poche de Colmar.
©Archives municipales de Bischwihr



LES SOUVENIRS DE DENISE GASS, ÂGÉE DE 15 ANS À LA LIBÉRATION



Anna et Albert Gantz,
les parents de Denise
©Archives familiales Gantz

Denise
Gass



De la vie sous l'occupation, jusqu'aux bombardements de la libération, Denise Gass (née Gantz) raconte les moments qui l'ont marquée pendant la guerre. Chez elle, deux personnes étaient cachées dans le grenier : l'un de ses frères et un ouvrier agricole polonais.

Pendant l'occupation allemande, la germanisation de la société alsacienne concerne les moindres aspects de la vie quotidienne. Ainsi, même les prénoms à consonance française doivent être modifiés. Denise Gass n'y échappe pas : pendant ces années-là, elle doit s'appeler "Anna Denonizia".

Quand l'Alsace est annexée, en 1940, Denise Gass habite dans une maison de la rue Arrière, à Muntzenheim, avec sa famille (maison où elle vit encore). Dans l'habitation voisine, un quartier général allemand est installé. La maman de Denise prépare parfois à manger aux Allemands. Et leur lance aussi : « Vous allez perdre la guerre. » Son père, craignant les repréailles, lui demande de ne pas dire de telles choses.

L'un des frères de Denise, dénommé Robert, est incorporé de force dans l'armée allemande. Envoyé sur le front de l'Est, il est tué à Kaliningrad (Russie). Jules, son frère aîné, subit également l'incorporation de force. Mais celui-ci déserte et se cache dans la maison familiale. Par ailleurs, un Polonais, prisonnier de guerre des Allemands, travaille au village comme ouvrier agricole. Lui aussi s'échappe et vient se réfugier dans la famille. « Vous devez me cacher, sinon je vais être fusillé », dit-il. Ces deux hommes sont dissimulés dans le grenier, une pièce dotée d'un passage avec la grange attenante. En douce, la maman de Denise leur apporte à manger. Mais l'opération est risquée, à cause des officiers allemands qui se trouvent à côté. Il ne faut pas se faire prendre. Le stress est à son comble.

Jules, par ailleurs, a un abcès au bras qui commence à devenir inquiétant. « Je vais en parler au docteur Flach, à lui on peut parler », lui dit son père. Et en secret, le docteur vient le soigner.

Denise et ses 2 frères, Jules (à gauche) et Robert (à droite)
©Archives familiales Gantz

ELLE SE CACHE SOUS LE FOUR À PAIN

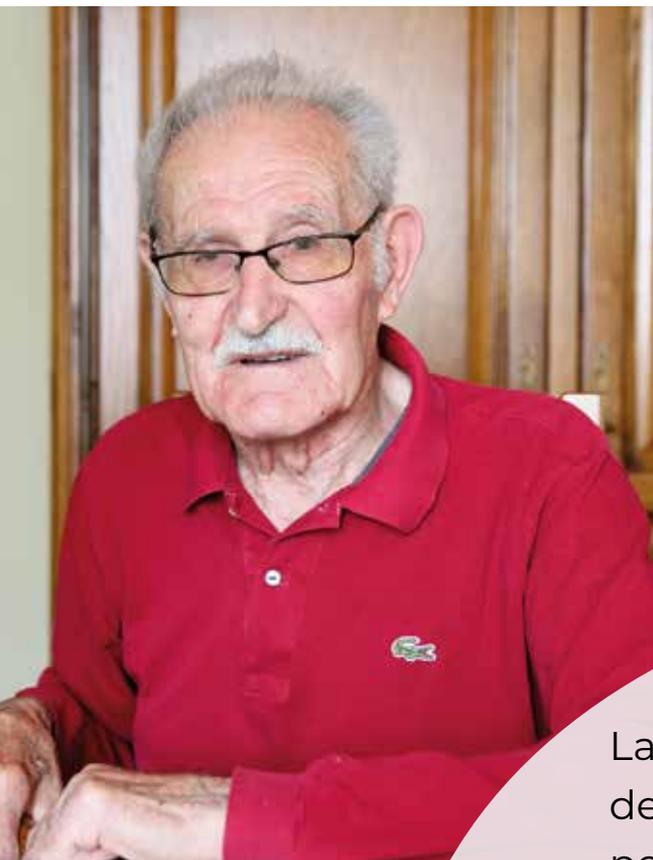
En 1944, les bombardements s'intensifient. Denise raconte que la famille ne se sent plus en sécurité dans la maison, alors elle se réfugie dans la cave à pommes de terre des voisins, les Feuerbach. La cave accueille une vingtaine de personnes. Jules aussi se réfugie à cet endroit. Même s'il se cache le visage du mieux possible, une habitante, le reconnaît. « Oh, mais c'est Jules », s'écrit-elle. Les parents sont apeurés, craignant qu'un Allemand ne l'ait entendue. Heureusement, ce n'est pas le cas.

Denise Gass poursuit son récit. « Au plus fort de l'attaque, on entendait les obus qui arrivaient en sifflant. Et le pain est venu à manquer. Il fallait donc aller chercher du pain dans le fournil. » Denise accompagne son papa. Ils attendent un silence entre deux tirs d'obus et s'élancent. Ils courent à la maison, mais tout à coup, un sifflement déchire le silence. Son papa ordonne à Denise : « Vite, jette-toi sous le four à pain ! » Elle s'exécute. L'obus tombe quelque part dans la rue Arrière.

Denise Gass se souvient qu'un autre obus est tombé dans l'atelier du menuisier Jean-Jacques Oberlin : par le souffle de l'explosion, une partie des machines et de l'outillage a été éparpillée dans la rue. Le village est finalement libéré le 31 janvier par la 5^e division blindée.



LA LIBÉRATION AU PRIX DES BOMBARDEMENTS



Interviewé le 4 juin 2024,
André Haemmerlin
est décédé le 29 juin 2024,
à l'âge de 90 ans.



Liliane
Weniger

La population d'Andolsheim, comme dans de nombreux villages, s'est réfugiée dans les caves pour se protéger des bombardements précédant la libération. Les tirs alliés se sont accentués à la fin janvier 1945. Jusqu'à atteindre leur apogée dans la nuit du 31 janvier au 1^{er} février.

ANDRÉ HAEMMERLIN

« Les Allemands avaient installé de grands canons à la sortie du village, sortie ouest, et ils visaient Ribeauvillé », détaille André Haemmerlin, qui avait 11 ans début 1945. Ces pièces d'artillerie, en particulier, étaient la cible des tirs alliés.

Le soir du 30 janvier 1945, alors que André Haemmerlin et sa famille se cachent dans leur cave, rue de Colmar, un obus s'abat sur la maison.

Heureusement, André, son père, sa mère et sa sœur réussissent à s'échapper par une trappe et marchent à travers le village à la recherche

d'un nouvel abri. Le déplacement est dangereux : les tirs continuent, et la nuit est particulièrement froide. « Nous avons rampé dans la neige. Ma sœur Yvonne a perdu sa chaussure, je suis retourné la chercher », continue-t-il. Ils se réfugient alors dans la cave de la maison des Schweitzer. Environ 25 personnes s'y trouvent.

« C'était une nuit très dure à traverser. C'était terrible. Un obus après l'autre tombait. » Le lendemain matin, son père part chercher du lait. Quand il revient, il raconte ce qu'il a vu. Le village est libéré. « C'était le soulagement. »



« Nous avons rampé dans la neige »

L'ENQUÊTE DE L'INSTITUTEUR

Après la guerre, l'instituteur Pierre Weissgerber, réalise une enquête sur l'histoire de l'occupation et de la libération d'Andolsheim. Voici quelques extraits.

« [...] Des troupes françaises et américaines s'approchèrent d'Andolsheim dans la nuit du 31 janvier au 1^{er} février 1945. Leur avance fut précédée d'un violent tir d'artillerie qui allait provoquer des incendies, des dégâts et faire des victimes civiles. »

Le matin du 1^{er} février 1945, « le village fut complètement libéré sous les yeux de la population qui sortait prudemment des caves où elle avait trouvé refuge pendant les combats ».

LILIANE WENIGER

TRENTE HABITANTS DANS LA CAVE

C'est dans la cave de la ferme familiale, rue des Cordiers, que Liliane Weniger se réfugie, quelques jours avant la libération. « Il devait y avoir une trentaine de personnes », estime celle qui avait 13 ans à cette époque. Sa sœur Jeanne, âgée de 4 ans de plus, fait partie de ce groupe, mais aussi des voisins et des amis du quartier. À l'époque, des tonneaux de vin sont disposés là, limitant la place disponible. Malgré la promiscuité, la cave présente un avantage indéniable : elle est dotée d'un toit en béton. « On avait descendu des poêles pour faire à manger. » Mais les habitants évitent de peu le drame. « Un jour, un obus est rentré dans le mur, il menaçait d'éclater. » Au final, la détonation n'a pas lieu et un démineur met plus tard l'obus hors de danger.

Le 1^{er} février, les Américains pénètrent dans le village. « Les soldats américains sont rentrés dans la cave, puis nous devions défiler devant eux car ils voulaient voir s'il n'y avait pas d'Allemand parmi nous », raconte Liliane Weniger.

Des habitants défilent dans la rue des Vosges pour fêter la libération.
©Collection Michel Schwartz

L'ACTE DE COURAGE DE GERMAINE HUSSER



Germaine Husser
©Archives familiales Husser
et Edgar Kulhaneck

Le 31 janvier 1945, la bravoure de Germaine Husser a permis de sauver la vie d'une quarantaine d'habitants qui s'étaient réfugiés dans l'abri bétonné de l'impasse des Quatre vents (actuelle rue du 8-mai 1945). Son frère, Armand Husser, a relaté ces événements par écrit.

Edgar Kulhaneck, le fils de Germaine Husser, nous a transmis le récit du frère de Germaine, Armand Husser, décédé en 2020.

En 1977, Germaine Husser et son époux Charles Kulhaneck sont victimes d'un terrible accident de voiture. Edgar, alors âgé de 8 ans, est le seul survivant. À la suite de ce drame, Armand Husser devient le père adoptif d'Edgar.

« Elle n'avait jamais peur »

« En cette période de souvenir, j'ai envie d'écrire. » Les écrits d'Armand Husser sont datés du 31 janvier 1999. Celui qui a été instituteur a pris la plume à l'occasion du 54^e anniversaire de la libération.

Dans l'impasse des Quatre vents à Horbourg-Wihr, un abri bétonné a été construit par les Français en 1940. La famille Husser habite alors en face.

En 1944, les avions alliés sillonnent le ciel, en direction de l'Allemagne. Les habitants du quartier investissent petit à petit l'abri bétonné. « Les derniers jours de janvier, les alertes devenaient fréquentes. Le danger était imminent. La peur nous gagna et bientôt on y passa la nuit. »

Les chars alliés rentrent dans Horbourg le 31 janvier. Emma et Alfred Husser sont dans l'abri bétonné aux côtés de leurs enfants, Germaine et Armand. « Les grillages séparant les propriétés avaient été enlevés, pour que personne n'ait à emprunter les routes. »

« Le 31 janvier fut une journée terrible. Les bruits des canonnades se rapprochaient de plus en plus, faisaient sursauter les occupants tendus, anxieux. Instinctivement je m'étais rapproché de ma mère ; instinctivement je lui ai pris la main. Mon père et ma sœur se tenaient dans l'autre pièce. L'atmosphère était lourde. Les bruits devenaient affolants, voire insupportables. »

Deux soldats allemands rentrent dans le bunker. Ils demandent aux occupants de se tenir tranquilles « exhibant une grenade devant [leurs] visages apeurés. »

« Ils ressortent du bunker, aperçoivent les premiers chars américains qui s'étaient rapprochés, et tirent. » Les Américains ripostent et prennent le bunker pour cible. Selon Armand Husser, ils tirent deux fois. Deux obus qui tuent et blessent plusieurs occupants. Emma, la mère de Germaine et Armand, décède dans cette attaque. Armand est grièvement blessé. « Le sang coule sur mes mains, je m'aperçois qu'il me manque mon pouce gauche. »

Les Américains s'apprêtent à tirer une troisième fois. « Dans cet intervalle de quelques secondes, une éternité, l'incroyable s'accomplit. » À ce moment-là, Germaine Husser, qui n'a que 17 ans, s'empare d'un linge blanc et sort du bunker, tenant un jeune enfant dans les mains. Elle demande aux Américains de cesser le feu. « Ses mots *"Civils ! Civils !"* montent vers eux. C'est fini. Les libérateurs se rendent compte de l'effroyable méprise. » Sans son action, ce char aurait poursuivi ses tirs jusqu'à la destruction totale de l'abri.

« [...] cette jeune fille n'était pas folle. C'était ma sœur Germaine. C'est simplement qu'elle n'avait pas peur. Elle n'avait jamais peur. » Armand Husser a été transporté à Sainte-Marie-aux-Mines puis en Suisse pour soigner ses blessures au visage et à la main. Un diplôme pour acte de courage a été remis à sa sœur Germaine après la guerre.

WIHR-EN-PLAINE*

Dans la nuit du 29 au 30 janvier 1945, les fantassins de la 3^e Division d'infanterie US franchissent le canal de Colmar, depuis le nord. La libération de Wihr-en-Plaine peut commencer. Seuls les soldats à pied ont atteint le village et doivent faire face aux chars allemands. L'un des soldats américains, Joseph L. Bale, parvient néanmoins à neutraliser l'un des chars grâce à un tir de bazooka magistral. Dans la journée du 30 janvier, des ponts pré-fabriqués ayant été installés sur le canal, les blindés du Combat Command 4 viennent soutenir l'infanterie et libérer la localité.

* Auparavant distinctes, les communes de Wihr-en-Plaine et Horbourg se sont associées dès 1973. Depuis 1999, elles ne forment qu'une seule et même commune.

COLMAR

MARCEAU HOEBLICH, LE COLMARIEN QUI A GUIDÉ LES LIBÉRATEURS



Les Colmariens fêtent la libération
à l'occasion d'une prise d'armes.
8 février 1945

©Ernest Staché/ECPAD/Défense

Marceau Hoeblich, à droite sur la photo,
en 1945, certainement au moment des fêtes
de la libération. Au centre se trouve Mathilde,
sa mère et à gauche, François Bretz, un ami
©Archives familiales Hoeblich

Le 2 février 1945, alors âgé de 17 ans,
Marceau Hoeblich a guidé les premiers
chars des libérateurs à travers Colmar.
Grâce à sa connaissance du terrain, il leur
a permis de contourner les fossés anti-chars.
Dans un récit conservé aux Archives
municipales, il raconte ses souvenirs.

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, Marceau Hoeblich est envoyé au Reichsarbeitsdienst (service obligatoire du travail). À l'occasion d'une permission et d'un retour à Colmar, le jeune homme en profite pour se cacher pour éviter d'y retourner. À partir du 17 décembre 1944, il investit une cachette aménagée chez lui, au 12 rue Fleischhauer, dans le grenier. De là, il observe les combats de la Poche de Colmar.

« J'observe les combats à Holtzwihr, et les incendies sont visibles en direction de Jepsheim d'où proviennent les lointains rumeurs de durs combats », écrit-il.

Puis arrive le 1^{er} février 1945.

En attendant l'arrivée des Alliés, Marceau Hoeblich quitte son domicile et se dissimule au nord de Colmar, à proximité d'une carrière en bordure de la route de Strasbourg. La rencontre a lieu peu avant l'aube, le 2 février. « Je sors de la carrière en étendant mes bras, un soldat s'approche avec sa mitraillette, me palpe, et me conduit au char où je me présente à un officier. » C'est le lieutenant de Courson, du Combat Command 4 dirigé par le général Schlessler.

Marceau Hoeblich lui indique à quel niveau les chars peuvent passer pour éviter les fossés anti-chars. Puis il les mène à travers Colmar : rue des Belges, puis route de Strasbourg. « Je suis monté à l'arrière du char de mes amis français, en me cramponnant à la tourelle. Au carrefour de la rue Fleischhauer, un tir de Panzerfaust (bazooka) atteint le côté avant gauche, qui déchenille. » Il s'agit du char Lynx conduit par Pierre Morinaux, qui a succombé à ses blessures à la suite de cette attaque (lire en pages 74 et 75). Le tireur et le chargeur du char ont été blessés.

« Je suis monté à l'arrière du char de mes amis français »

« Je saute en bas du char et en courant, remonte la colonne à l'arrêt », continue Marceau Hoeblich. Il soumet alors aux soldats un itinéraire alternatif, via la rue de Hollande, de manière à poursuivre la progression.

Le char accidenté est déplacé rue d'Agen. « Pendant que le ripage s'effectue, j'esquisse sur une table les carrefours et autres endroits où la même mésaventure pourrait se reproduire, jusqu'à la place Rapp au centre-ville, ainsi que l'itinéraire pour arriver à Wintzenheim et Wettolsheim, leurs objectifs. »

Puis Marceau Hoeblich, au péril de sa vie, les guide à pied jusqu'à la place Rapp.

« Nous convenons que j'avancerai comme

un civil rejoignant le centre-ville ; si j'élève le bras droit, la voie est libre, si je croise les mains sur la tête il y a un danger. »

Il est midi passé quand il retourne chez lui. « L'après-midi, ma mère a déjà réuni les filles de notre rue et commencé à leur confectionner des tenues d'Alsaciennes. »

« Nous convenons que j'avancerai comme un civil rejoignant le centre-ville »



UNE PLAQUE EN MÉMOIRE

Marceau Hoeblich a obtenu qu'une plaque soit érigée à la mémoire du maréchal des logis Pierre Morinaux, chef du char Lynx, tué le 2 février 1945, et de ses deux camarades blessés. Cette plaque a été inaugurée en 2005, sur les lieux de l'attaque, rue de la Première armée française.

BERNARD REICHENAUER : UNE PHOTO POUR IMMORTALISER



Bernard Reichenauer, son frère et sa cousine (de gauche à droite), entourés de soldats français
©Albertini/ECPAD/Défense

Le Colmarien Bernard Reichenauer a été pris en photo avec son frère et sa cousine le 2 février 1945, jour de la libération de Colmar. Une photo à laquelle il est très attaché.

C'est de son point de vue d'enfant que Bernard Reichenauer a observé la guerre. Né le 26 décembre 1940 à la clinique Saint-Joseph (alors située rue Roesselmann, elle n'existe plus aujourd'hui), il a passé les 4 premières années de sa vie dans une Alsace annexée par l'Allemagne nazie. Même si les souvenirs de cette époque s'estompent avec le temps, quelques-uns restent gravés dans sa mémoire. Des sons, des bruits, des images, des impressions.

Pendant la guerre, les femmes de sa famille et les enfants se cachaient dans la cave du pavillon des Hortensias, qui accueillait les personnes âgées de l'hôpital (actuel Centre pour personnes âgées), car son grand-père était jardinier au sein de cette structure.

« Pendant les bombardements de Sigolsheim ou Bennwihr, le ciel était tout rouge » se rappelle-t-il. « Un beau jour, au niveau du pont du Logelbach, une tranchée anti-chars a été creusée » En effet, les Allemands ont demandé aux Colmariens de creuser ce type de tranchées pour ralentir l'approche des Alliés.

Il se souvient aussi du froid intense de l'hiver 1944-1945. « Ma cousine pleurait à force de marcher dans la neige, sûrement à cause de ses chaussures fines. »

La ville est libérée le 2 février 1945. Un jour de liesse. « Les Américains sont arrivés, avec leur Jeep, ils nous ont donné des chewing-gums. » C'est la première fois qu'il en goûtait.

« Ma mère et ma tante ont confectionné des costumes alsaciens, que nous avons revêtus le jour de la libération. » C'est dans ces tenues que Bernard Reichenauer, accompagné de son frère André et sa cousine Simone, ont été pris en photo. Ils sont sur le char "Savoie", entourés par des soldats français tout sourire.

Bernard Reichenauer a retrouvé les noms de ces soldats, à la faveur de ses recherches et de rencontres fortuites.

« Ma mère et ma tante ont confectionné des costumes alsaciens »

« À droite, c'est Guy Coufourier, le tireur. » Il l'a rencontré à l'occasion du 50^e anniversaire de la libération de Colmar. Et à gauche, il s'agit du chef de char, Albert Denis. Dans ce char, se trouvaient aussi Jean-Louis Petrequin et Yvon Nicouleau, les deux pilotes. Une amitié est même née entre Bernard Reichenauer et Jean-Louis Petrequin.

Cette photo, emblématique, a une place particulière dans l'histoire de Colmar et dans le cœur de Bernard Reichenauer. Sa mère en possédait un grand format, dont il a hérité. Électricien de carrière, Bernard Reichenauer a passé 23 mois, à partir de 1960, au sein du 12^e régiment de cuirassiers à Tübingen (Allemagne).



Bernard Reichenauer en 2024

LA TOMBE DE SON PÈRE RETROUVÉE

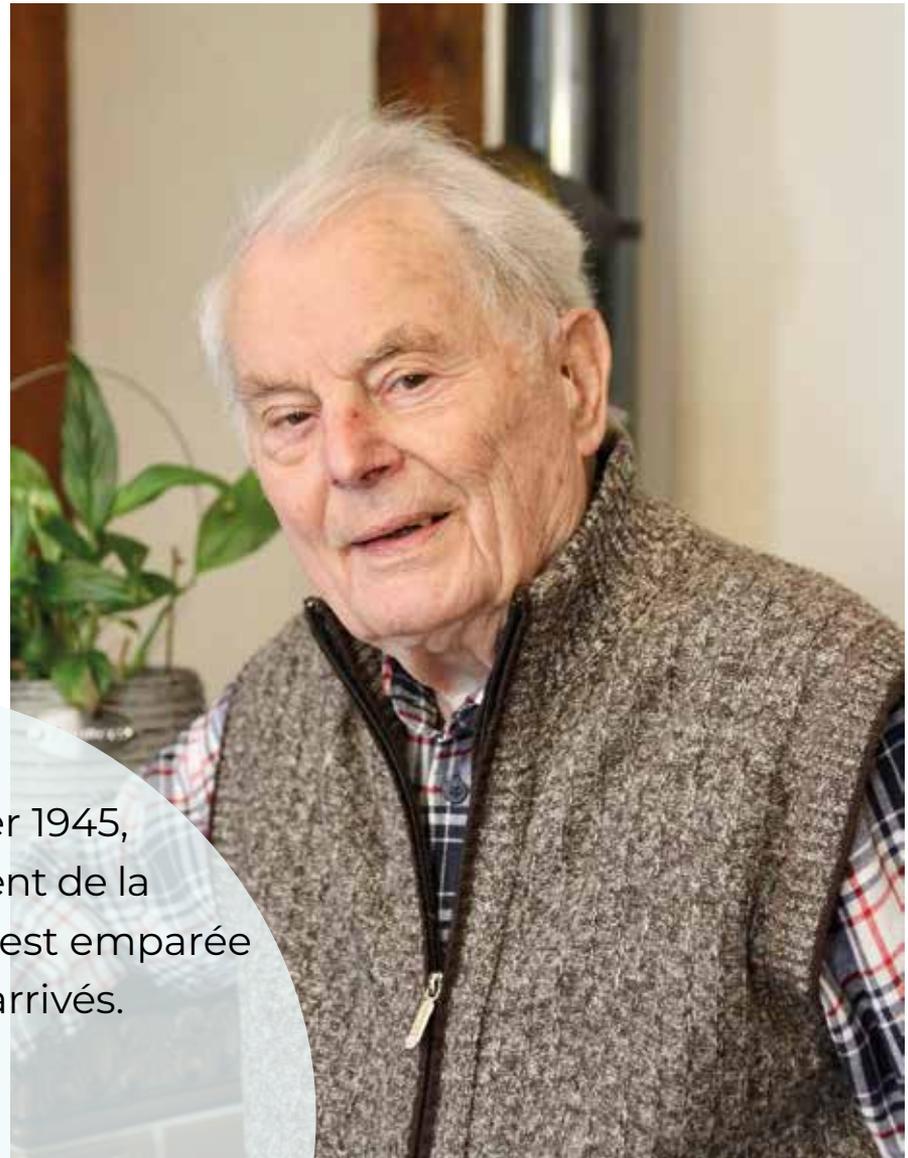
Le père de Bernard Reichenauer, Paul, a été incorporé de force pendant la Seconde Guerre mondiale. Envoyé sur le front de l'Est, il n'est jamais revenu.

Jusqu'à l'année dernière, Bernard Reichenauer ignorait même où son père était inhumé. « On m'a juste dit qu'il était "vermisst", disparu. » Mais ce manque est à présent réparé, grâce à Claude Herold. Ce dernier effectue des recherches pour retrouver les Alsaciens et Mosellans incorporés de force et portés disparus après la guerre. Et a retrouvé la tombe de Paul Reichenauer dans le cimetière de Boïarka, une ville proche de Kiev, en Ukraine. « Je voudrais apposer une plaque, pour dire que c'était un incorporé de force. Mais je ne sais pas si c'est possible », confie-t-il. Il aimerait aller sur place, mais le conflit actuel en Ukraine rend, pour l'instant, le voyage impossible.

« CROYEZ-VOUS QUE NOUS AURONS UNE FIN HEUREUSE ? »

Gérard
Welchlin]

[Passage des libérateurs dans
la rue des Clefs, le 2 février 1945
©Archives municipales de Colmar.



Gérard Welchlin avait 11 ans le 2 février 1945, quand Colmar a été libérée. Il se souvient de la peur, de l'anxiété, puis de la joie qui s'est emparée de la ville quand les libérateurs sont arrivés.

Benjamin d'une fratrie de 4 enfants, Gérard Welchlin est né à Bennwihr-gare le 21 juin 1933. Mais c'est au 33 rue de Bruxelles, à Colmar, qu'il a vécu certaines des années les plus singulières de sa vie. Une maison où il habite depuis l'âge de 2 ans.

La vie pendant la Seconde Guerre mondiale est marquée par des déchirements. Son grand frère Robert, plus âgé de 7 ans, est enrôlé de force dans l'Arbeitsdienst (service obligatoire du travail) puis incorporé dans l'armée SS. « Il n'avait pas le choix », souligne Gérard. « Il a fait la campagne sur le front de l'Est. Puis, avec trois autres camarades, il a déserté. Mes parents ont reçu une carte rouge, signifiant que mon frère était déserteur et que la famille était considérée comme complice. Mes parents, ma sœur et moi étions en proie au désarroi. »

Jean-Paul, qui a 4 ans de plus que lui, a été enrôlé de force dans la Hitlerjugend (Jeunesse hitlérienne) et envoyé dans un camp à Überlingen. Il revient à Colmar peu de temps avant la libération de la ville, quand l'armée allemande est en débâcle. « Mon père a été appelé à creuser des fossés anti-chars à Rauwiller, près de la Moselle », ajoute Gérard Welchlin.

Les absences s'accumulent. « Ma mère avait un mari absent, un fils absent et un autre fils déserteur. » Dans leur maison, une chambre est réquisitionnée pour héberger un officier allemand. « Il faisait la loi », lance le Colmarien.

L'annexion de l'Alsace s'accompagne d'une germanisation de la société, dans tous les domaines. « On ne pouvait pas dire bonjour en français, on ne pouvait même pas porter de béret ! »

UN AMÉRICAIN S'INSTALLE AU PIANO

À partir de l'automne 1944, la famille est obligée de vivre dans la cave, comme les autres habitants de la rue. Sa mère, Madeleine, sa sœur, Suzanne, et lui y dorment la nuit, à cause des tirs. « Les Allemands livraient des lits superposés. » Les Welchlin accueillent également une voisine, qui avait un chien et un canari... « à une seule patte ».

Cette période est marquée par l'anxiété. « On se demandait : quelque chose va-t-il se passer ? Bien sûr, cette peur était encore plus flagrante chez les adultes, mais les enfants l'ont subie aussi. La voisine demandait : *"Croyez-vous que nous aurons une fin heureuse ?"* »

« Le 2 février, tôt le matin, on entend une voix : *"On est libres ! On est libres !"* On n'était pas rassurés car dans la rue, ça bombardait », raconte Gérard Welchlin. « Mon frère Jean-Paul et moi sommes sortis. Il y avait une trêve. Mais les tirs ont recommencé. Et puis un char est passé. Les Américains sont arrivés progressivement. L'un d'entre eux est rentré chez nous, il a vu notre piano et s'est précipité ! Il a joué des airs d'opéra que l'on connaissait bien. Nous, on dansait ! C'était la joie totale : il n'y avait pas une maison qui n'avait pas le drapeau français ! » Après plus de 4 ans d'occupation, de restrictions et de peur, les habitants retrouvent enfin la liberté. Le 3 février, Gérard Welchlin rend visite à sa tante, à Horbourg-Wihr. Sur le chemin, il porte fièrement un calot d'aviateur, déniché par sa mère à la maison.

Après la guerre, si Gérard Welchlin a travaillé comme clerc d'avocat, il s'est aussi engagé pour le monde associatif. C'est un acteur passionné, qui fait partie de l'association du Théâtre alsacien de Colmar (TAC) depuis 1947.

FRANÇOIS-XAVIER EHLINGER : L'ACCORDÉON PLUS FORT QUE LA PEUR



Il a risqué sa vie en jouant un air d'accordéon. Envoyé en Allemagne pour le service du travail, le Colmarien François-Xavier Ehlinger a ensuite pris part aux combats de la libération de la Poche de Colmar, où il a été tué. Maïté Ehlinger, sa nièce, raconte son histoire.

François-Xavier Ehlinger **en 1940**, âgé de 16 ans, devant la boutique de fleurs de ses parents après un bombardement
©Archives familiales Ehlinger

L'air d'accordéon qu'il a joué en 1942 résonne encore dans les esprits des membres de sa famille. Cette année-là, François-Xavier (appelé François) Ehlinger est au service du travail du Reich à Laupheim, en Allemagne. Son père Émile et un couple d'amis font le déplacement en train pour s'assurer qu'il est en bonne santé. À cette occasion, ils apportent l'accordéon de leur fils, François-Xavier étant accordéoniste à la Vogésia de Colmar. Le jeune homme est alors âgé de 18 ans. Un après-midi, il s'empare de son instrument et joue quelques chansons françaises, telle *"La Madelon"*. Cela plaît à l'officier nazi, qui en redemande. « L'Allemand tapait du pied », raconte Maité Ehlinger. « Alors mon oncle a joué *"Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine"* », une chanson écrite en 1871 au lendemain de la guerre franco-allemande et de l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Le Colmarien André Scheibling, son frère d'armes, est témoin de la scène. Leurs camarades incorporés de force, autour de lui, entonnent la mélodie.

François-Xavier Ehlinger a mis son accordéon au service d'une rébellion discrète, mais sonore. L'interprétation de cette chanson, si elle avait été comprise par l'officier nazi, aurait valu au musicien et aux chanteurs de très graves ennuis.

Il est ensuite choisi pour rejoindre les chasseurs alpins, aux côtés d'un certain Léon Henny, originaire du Bas-Rhin. Envoyés sur le front de l'Est, ils sont faits prisonniers tous les deux au camp russe de Tambov. « Ils ont connu la faim, le froid, les travaux forcés. »

En 1944, ils font partie des 1500 *"Malgré-nous"* qui doivent être libérés et rapatriés à la suite d'un accord pour un échange de prisonniers entre la France et l'Union soviétique, échange réalisé le 7 juillet. À ce moment-là, François-Xavier envoie un courrier à ses parents. Il n'écrit que deux mots : *"Je file"*. Le Colmarien passe par l'Iran, la Palestine, la Jordanie, puis rejoint l'Algérie. Là, il s'engage dans l'Armée B, qui deviendra la Première armée française

du général de Lattre de Tassigny. Il fait partie du 1^{er} bataillon parachutiste de choc du commandant Fernand Gambiez.

TOMBÉ AUX PORTES DE COLMAR

François-Xavier et son bataillon débarquent en Provence en août 1944. La libération de la France est en cours. Quand ils arrivent en Alsace, François-Xavier lance à ses compagnons : « Regardez, les cheminées de Colmar ! On va les libérer ! » « François-Xavier était connu pour entraîner les autres », détaille sa nièce.

Mais un obus va stopper sa course. Le 30 janvier 1945, François est mortellement blessé à l'entrée de Colmar. Étienne Ehlinger, son frère, est quant à lui incorporé de force dans l'armée allemande. Il en est revenu grièvement blessé au bras.

Maité Ehlinger, la fille d'Étienne, a été bercée par les récits de la Seconde Guerre mondiale depuis toute petite. André Scheibling et Léon Henny (devenu joaillier à Colmar) rendaient souvent visite à la famille pour en parler et entretenir la mémoire.

**Deux mots
pour ses parents:
"Je file"**

DES SOLDATS DANS LA RUE

Maité Ehlinger relate également une histoire singulière que lui racontait Marie-Anne Stoerr, cousine de François-Xavier. Deux jours avant la libération officielle de la ville, elle est allée dire bonjour à de la famille, place Jeanne-d'Arc. Rue de la Grenouillère, elle voit des soldats longeant le mur de la synagogue. Elle se demande qui ils sont, car ils portent des uniformes très variés. Léon Henny est présent parmi eux : « On est du bataillon de choc et on vient libérer Colmar, ne vous inquiétez pas ! » Elle lui demande si elle connaît un certain François-Xavier Ehlinger. Son interlocuteur lui apprend alors qu'il est décédé pendant les combats.

DANS UNE CAVE, UNE GROTTES OU UN CLOCHER, TROUVER REFUGE



À Ingersheim, les bombardements alliés commencent dès le mois de décembre 1944. Les habitants cherchent à survivre et se protéger par tous les moyens, jusqu'à la libération du village, le 2 février 1945.

« Personne ne s'attend à ce que les combats, dans ce qu'on appellera plus tard *"la Poche de Colmar"*, engendrent tant de malheurs, sur plus de deux mois. » Dans un fascicule* publié en 1995 pour le 50^e anniversaire de la libération d'Ingersheim, Jean Bohn revient sur cette période traumatique de l'histoire du village. Il était âgé de 13 ans.

À la suite des premières attaques aériennes, fin décembre, le village est déjà sinistré d'environ 60%. Le 28 décembre 1944, « l'évacuation officielle de la commune est décrétée ». Beaucoup d'habitants partent vers les villages alentour. C'est le cas de Roger Wackenthaler et sa famille (lire ci-dessous). « D'autres familles se résignent à ne pas donner suite à l'ordre d'évacuation et se terrent dans leurs caves et abris. »

Jean Bohn et sa famille choisissent de rester. Le temps d'une nuit, ils trouvent refuge dans une ancienne fosse d'aisance aménagée en bunker. Puis ils s'abritent dans la cave de leur maison. Il faut survivre. Parfois, un petit miracle se produit. Comme la visite du boulanger Louis Seyller, à Noël. Ce dernier a trouvé « une auge pleine de pâte à pain » laissée par les soldats allemands qui viennent de quitter le village, et a fait du pain. « [...] Il revient portant sur son dos un sac pesant entre 40 et 50 kg plein de miches. Il nous les offre en père Noël authentique. »

Dans le bas du clocher de l'église, un abri provisoire a été aménagé. Fin décembre 1944, la famille de Jean Bohn est invitée à s'y réfugier. Treize personnes y vivent alors. Ils s'organisent pour aller chercher de l'eau, du lait, tandis que la messe est dite tous les matins par l'abbé Auguste Christen.

Le matin du 2 février 1945, un homme fait soudainement irruption et « fait part de l'ordre lancé par le commandant allemand cantonné à Ingersheim : *"Toute personne civile rencontrée ce jour dans le village à partir de midi sera fusillée sans autre forme de procès."* »

L'abbé Christen rassure les habitants paniqués, qui restent dans le clocher, et part en quête d'informations.

Quand le jour baisse, le père de Jean Bohn et le sacristain s'aventurent hors de l'abri. Ils voient des soldats dans l'église. Ce sont des Américains de la 28^e division US, qui a libéré Ingersheim.

« La nuit, l'église toute entière est investie de soldats. Allongés sur les bancs et malgré l'inconfort, ils arrivent à dormir dans un concert de ronfleurs. À aucun moment pareille symphonie ne sera reproduite en ces lieux. »

* *"Il y a 50 ans – Libération d'Ingersheim, 2 février 1945"*, janvier 1995. Merci à la société d'histoire et de culture d'Ingersheim pour le prêt de cet ouvrage.

« À aucun moment pareille symphonie ne sera reproduite en ces lieux. »

« HEUREUX ET MALHEUREUX À FOIS »

Roger Wackenthaler était âgé de 8 ans quand les premiers obus sont tombés à Ingersheim. « Après ce premier bombardement, nous avons quitté le village pour nous installer dans la carrière, route de Niedermorschwihr, au Florimont. »* Jusqu'à 100 personnes y trouvent refuge, estime-t-il. Mais ils doivent quitter cet abri à la fin décembre. La famille Wackenthaler part à Obermorschwihr, « où le grand-père avait un cousin. » Elle retourne à Ingersheim le 3 février. Un spectacle de désolation s'offre aux habitants. « Heureux et malheureux à la fois, nous étions arrivés à la maison sans tuiles ni vitres des grands-parents. »

* *Chroniques de la Société d'histoire et de culture d'Ingersheim n°7 (1999)*

« EN DOUCE, MAMAN BRODAIT NOS FUTURS COSTUMES ALSACIENS »



Paulette
Haeflinger



18 février 1945, fête de la
libération à Wintzenheim
©Collection société d'histoire
de Wintzenheim

Paulette Haeflinger, née Wackenthaler, avait 8 ans quand Wintzenheim a été libérée, le 2 février 1945. Elle habitait avec ses parents, Louis et Aline et sa sœur Odile au 84 rue Clémenceau. Voici ce qu'elle retient de la vie pendant la guerre et les mois qui ont précédé la libération.

LE PREMIER SOUVENIR

« C'était au début de la guerre. J'étais assise sur un tabouret, dans l'épicerie de ma mère et je jouais avec ma poupée. Un officier allemand est entré et m'a demandé d'où venait cette poupée. Je lui ai répondu en français que c'est ma marraine qui me l'a envoyée. Il a tout de suite mis les choses au point. Il a dit à ma mère : *"Frau Wackenthaler, il faut apprendre à cet enfant à ne plus répondre en français, mais en allemand."* »

LA PRÉPARATION DE LA LIBÉRATION

« Nous avons un drapeau français enroulé dans un sac derrière une vieille baignoire. Un salami était pendu pas loin. Nous en avons tellement envie. Mais ma mère disait : *"Vous aurez ce salami quand nous serons de nouveau français."* »

Vers l'automne 44 nous attendions notre libération. On savait que Paris avait été libérée et que, un jour ou l'autre, ils (les libérateurs, Ndlr.) arriveraient. En douce, maman brodait nos futurs costumes alsaciens. Elle avait beaucoup de mal à trouver le tissu, mais tout a été prêt pour la libération. »

SE RÉFUGIER DANS LES CAVES

« Les avions des Alliés passaient au-dessus de nous pour aller bombarder en Allemagne, c'étaient des forteresses volantes. Ils faisaient un bruit sourd, lancinant, que nous n'avons jamais oublié.

Nous avons commencé à dormir dans notre cave car les alertes de nuit étaient nombreuses. Mais elle était petite et mal aérée. On a changé plusieurs fois de caves. À Noël on était dans celle des voisins. Seulement, papa était couché sur une paille sous un grand tonneau plein de vin. Maman lui disait : *"Louis on ne peut pas rester là, parce que si une grenade arrive dans le pressoir, tu vas te noyer dans le vin."*

Finalement on s'est retrouvé dans la cave de la terrasse de l'hôtel Meyer. Il y avait une trentaine de personnes. »

LA LIBÉRATION, LE 2 FÉVRIER 1945

« À 16h, les libérateurs sont arrivés. On est sorti comme des fous de la cave. On a vu un char devant l'hôtel Meyer, puis deux, trois chars. On n'avait jamais vu ça. Tout le monde disait *"Ils sont là, ils sont là!"* Tous les 2 février à 4h, ça me revient, comme à l'époque. Brusquement, les Allemands qui étaient sur le Letzenberg se sont mis à canarder et en vitesse il a fallu se réfugier. Il y a eu des morts.

Le soir, un ou deux soldats américains sont entrés dans la cave. Et là, on a eu du chocolat et du chewing-gum. On a sorti les drapeaux, on a sorti nos costumes alsaciens. Il y a eu des défilés, des bals de la libération de tous les côtés. Avec une couverture américaine qu'elle avait récupérée, ma mère a fait faire un manteau. C'était mon premier manteau après la guerre.

Notre maison avait reçu pas mal d'éclats d'obus et on ne pouvait pas y habiter, alors on a vécu dans la cave jusqu'au mois de mars ou avril. »



À la libération, deux jeunes femmes ont pris place sur le char "Alsace" pour la photo-souvenir.
©Collection société d'histoire de Wintzenheim

LE DRAME DU 12 JANVIER 1945

Dans la soirée, à la suite de plusieurs tirs d'obus, un incendie se déclare dans la rue de la Victoire et se propage rapidement. Les pompiers, aidés par des civils et des militaires, se mettent à combattre le feu. Alors que l'opération de sauvetage est en cours, un nouvel obus éclate à cet endroit. Treize civils sont tués, dont 5 pompiers.

PAR LA LUCARNE, IL VOIT LES LIBÉRATEURS ARRIVER



Adrien
Lichtenberger



Pendant la guerre, Adrien Lichtenberger a été enrôlé dans le Reichsarbeitsdienst (service du travail du Reich). Le 2 février 1945, il était dans son grenier quand il a vu les soldats alliés pénétrer dans le village de Wettolsheim, épargné par les combats.

La Fête de la libération
à Wettolsheim, en 1945
©Fonds privé confié à
l'UNC Wettolsheim

« C'est marqué dans la tête. » Né le 3 septembre 1928, Adrien Lichtenberger avait 16 ans le 2 février 1945 quand son village, Wettolsheim, a été libéré. La libération a mis fin à plusieurs années marquées par l'occupation allemande.

Les parents d'Adrien Lichtenberger tenaient une épicerie dans le village. Pendant la guerre, la maison familiale a été réquisitionnée à différentes reprises. En 1943, notamment, les Lichtenberger doivent accueillir des réfugiés allemands issus d'une région de la Ruhr bombardée par les Alliés.

En juillet 1944, Adrien Lichtenberger est appelé au Reichsarbeitsdienst pour des travaux de fortification au col du Donon, situé dans les Vosges à 10 km de Schirmeck. Le col du Donon représentait un lieu de passage entre l'Alsace annexée et la France, emprunté par de nombreux évadés. « C'était mouvementé, là-bas. »

« Le soir, les Allemands contrôlaient notre travail. S'ils jugeaient qu'on n'avait pas assez bien travaillé, ils nous disaient : "Regardez, là-bas, c'est le Struthof." » Sinistre référence au camp de concentration du Natzweiler-Struthof.

À l'approche des Alliés, les Allemands ordonnent aux hommes du village, dont Adrien Lichtenberger, de construire des barrages anti-chars. Des constructions constituées de pieux de bois enterrés, destinées à empêcher les chars de passer.

Le 2 février 1945, dans la matinée, les Alliés entrent dans Colmar, enfin libérée. Ils poursuivent leur route, et arrivent à Wettolsheim dans l'après-midi. Adrien Lichtenberger était à la maison avec sa mère. « Par la lucarne du grenier, j'ai vu les chars arriver depuis Colmar, à travers champs », raconte-t-il. Depuis la Croix-Blanche, les chars montent par la rue Ortmatt (actuelle rue de la 5^e division blindée), en direction du château de la Martinsbourg (détruit en 1960).

« Regardez, là-bas, c'est le Struthof »

Sur le chemin, les civils aident les militaires à lever les barrages anti-chars.

Les habitants de Wettolsheim profitent de leur liberté retrouvée,

à l'image d'Adrien Lichtenberger. « Le vendredi après-midi, je vois quelqu'un qui portait des skis. Il m'appelle et je le suis. Au château, les Allemands ont laissé des paires de skis, et j'en prends une, mais il fait déjà nuit. Quand je rentre à la maison, mon père me dit : "Tu as deux skis gauches !" »

Après la libération, il part à Beaune (Côte-d'Or) pour des études viticoles. À son retour, il commence à travailler et, jusqu'en 1984, gère la coopérative agricole de Wettolsheim.

ACCUEILLIS « AVEC UNE JOIE DÉLIRANTE »

Barthélémy Paul, en 1945, faisait partie du 1^{er} Régiment de Cuirassiers qui, au sein de la 5^e division blindée, a libéré Colmar puis Wettolsheim. Il raconte ses souvenirs*. Le 2 février 1945 : « Nous rentrons dans le village de Wettolsheim où nous chassons les dernières troupes ennemies qui vont se réfugier sur les premières pentes des Vosges. C'est avec une joie délirante que nous sommes accueillis par la population. Depuis notre débarquement, nous n'avions plus couché dans de bons draps frais. On nous gave de mets succulents, et on nous arrose de vin d'Alsace... » Barthélémy Paul écrit ensuite que le 4 février, les soldats quittent Wettolsheim pour se cantonner à Colmar.

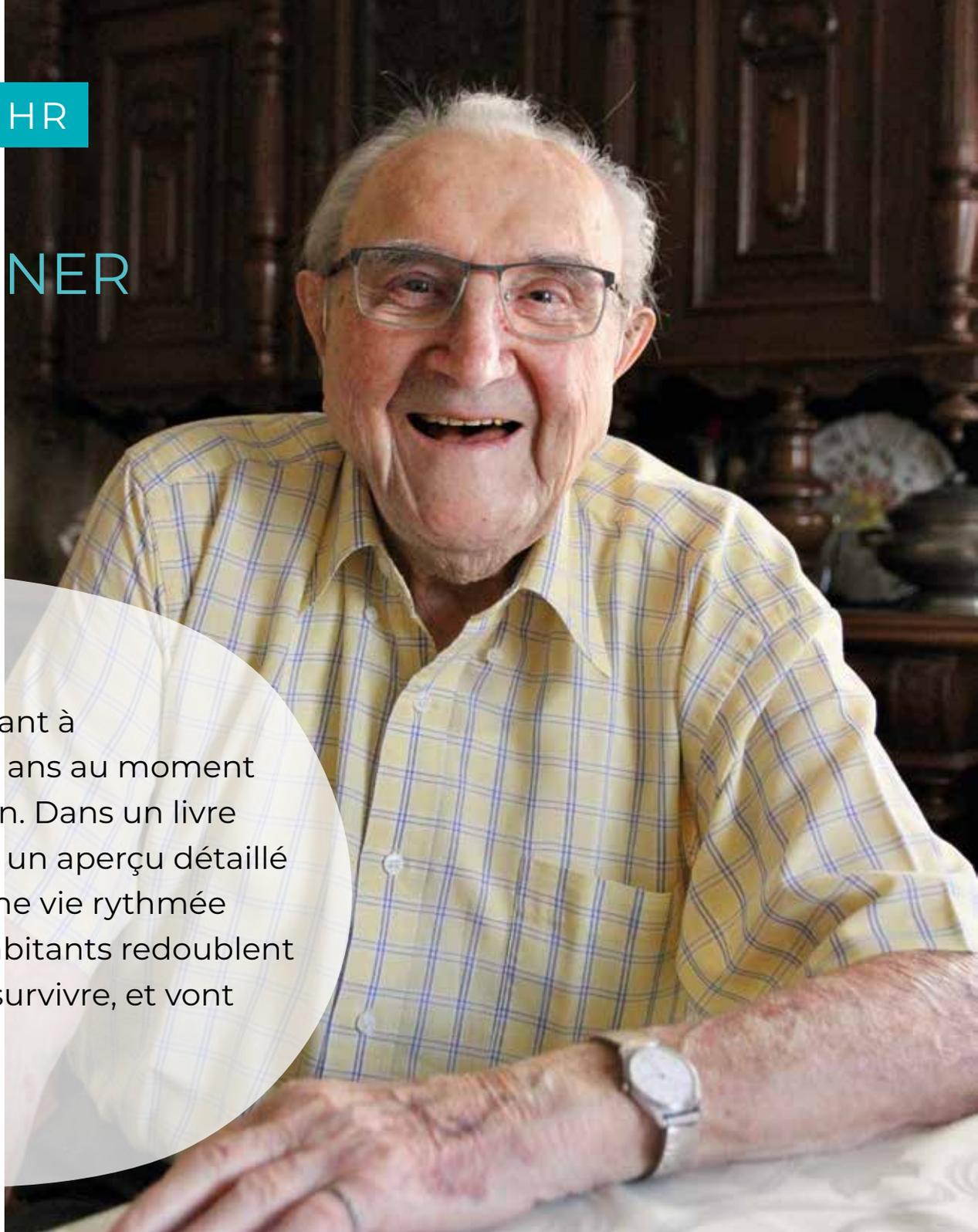
* Bulletin n°45 (juillet 2020) de l'Amicale des Anciens et Amis du 1^{er} Régiment de cuirassiers

NIEDERMORSCHWIHR

« L'EXODE » POUR S'ÉLOIGNER DU FRONT

Valentin
Kuntzmann]

Valentin Kuntzmann, habitant à Niedermorschwihr, avait 14 ans au moment des combats de la libération. Dans un livre imprimé en 2005*, il donne un aperçu détaillé de la vie à cette époque : une vie rythmée par les tirs d'obus, où les habitants redoublent d'efforts pour se protéger, survivre, et vont jusqu'à évacuer le village.



C'est le 13 décembre que Valentin Kuntzmann passe sa première nuit dans la cave. « Le front était pratiquement devant notre porte. Nous entendîmes les tirs des canons allemands et les ripostes des Alliés », écrit-il.

Depuis début décembre, les obus tombent tout autour du village, faisant régner la peur et l'angoisse. Certains tirs font des victimes parmi les habitants. Le 17 décembre, des avions alliés, en survolant le village, laissent tomber des tracts qui enjoignent les Allemands à se rendre. « Mes cousins et moi voulions aller ramasser ces tracts, mais oncle Jean nous l'interdit formellement. C'est à ce moment que les 4 avions passèrent à l'attaque, tirèrent avec leurs mitrailleuses de bord et laissèrent tomber 8 bombes qui explosèrent dans un vacarme effrayant. »

Le 31 décembre, vers midi, les habitants sont informés que le village doit être évacué le lendemain. Le soir, la famille Kuntzmann a la visite d'une certaine Marie Haffner, une ancienne voisine, habitant depuis quelques années à Soultzbach-les-Bains. Au lieu de se rendre à Colmar, les Kuntzmann suivent Marie Haffner qui retourne à Soultzbach. Dans ce village, les Kuntzmann ont de la famille et des connaissances qui peuvent les héberger.

« Ainsi commença notre exode, équipés de deux charrettes à fourrage et de deux charrettes à bois. Père emmena aussi son vélo. Grand-mère voulut, à tout prix, porter deux gibecières (sac servant à porter le gibier, Ndlr.) croyant à une surcharge si elle les mettait sur une des charrettes. »

« 3 janvier 1945. Père a pu organiser, de nuit, une expédition vers Niedermorschwihr », continue Valentin Kuntzmann. Avec deux mulets attachés à un chariot, ils vont récupérer à Niedermorschwihr tout ce qui peut être utile : des pommes de terre, un peu de vin, des draps, des édredons, des vélos, etc. Valentin Kuntzmann réussit même à attraper son chat et celui de la famille Clo, avant de leur redonner la liberté à Soultzbach.

« Au clair de lune et par un froid assez pénétrant avec, par-ci, par-là les obus qui explosaient, nous étions de retour vers minuit, au grand soulagement des nôtres. »

Le 6 janvier, ils apprennent que leur maison, à Niedermorschwihr, a été détruite par un obus. « Père et moi partîmes à vélo pour nous rendre compte des dégâts : ce n'était pas un beau spectacle. »

Le village est libéré le 5 février par les Américains. C'est le 14 février 1945, jour de la Saint-Valentin, que la famille Kuntzmann rentre enfin à Niedermorschwihr. « Une nouvelle vie allait commencer », conclut Valentin Kuntzmann.

* *G'schichtler un Gadischtler - Histoires et poèmes de Niedermorschwihr*, Valentin Kuntzmann (2005)

« Une nouvelle vie allait commencer »

DEUX FRÈRES PARTENT, UN SEUL RENTRE

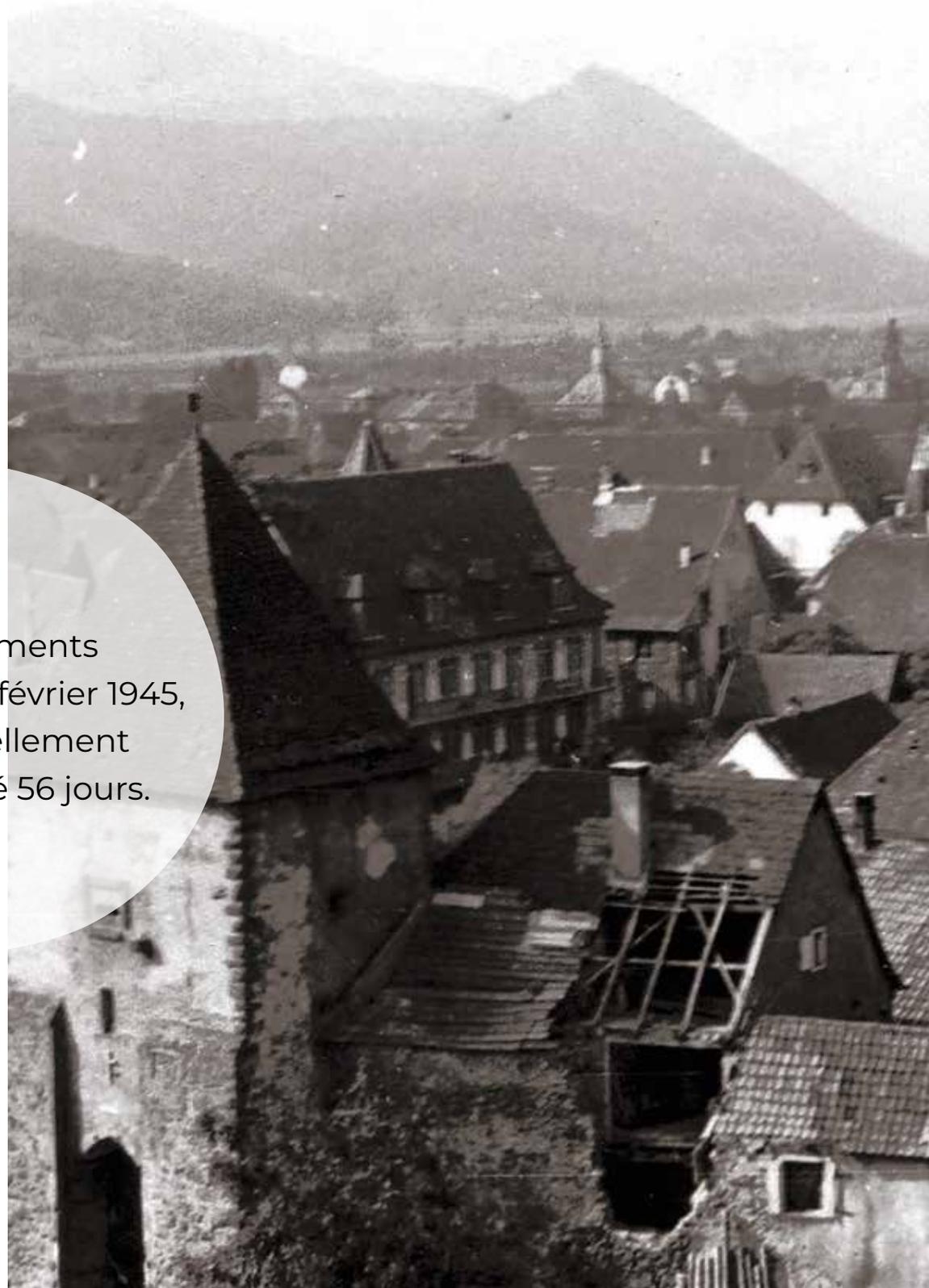
Valentin Kuntzmann est le cadet d'une fratrie de trois frères. Albert, qui avait 10 ans de plus que lui, a été incorporé de force dans l'armée allemande pendant la Seconde Guerre mondiale. Il a été tué sur le front de l'Est, le 24 juin 1944, « pour une cause qui n'était pas la sienne », comme l'écrit Valentin Kuntzmann. Jean-Victor, son deuxième frère, lui aussi incorporé de force, est rentré le 17 juin 1945, après quasiment deux ans et demi loin des siens.

TURCKHEIM

À TURCKHEIM, 56 JOURS TERRIBLES

Turckheim a subi des bombardements du 10 décembre 1944 jusqu'au 4 février 1945, date où la commune a été officiellement libérée. Un cauchemar qui a duré 56 jours.

Turckheim, endommagée par
les bombardements.
©Collection Benoit Schlüssel



En décembre 1944, les habitants de Turckheim constatent que le front se rapproche. Ils se réfugient dans les caves. « Nous avons descendu le fourneau pour faire la cuisine et nous avons fait un cadre de lit sommaire en bois pour dormir dessus, entre les tonneaux », explique Bernard Giamberini dans une interview filmée*.

Le 11 décembre 1944, c'est une pluie de feu qui tombe sur Turckheim, les Américains tirant depuis Sigolsheim, faisant plusieurs victimes civiles. Pour Noël, malgré la situation, des messes sont célébrées. Mais dans la cave du 46 rue des Vignerons, un prêtre allemand doit interrompre la célébration. « Un obus est tombé en haut au premier étage et nous étions juste en dessous. Et moi, je me suis retrouvé sous un grand tas de briques. J'avais quand même un bon ange gardien ! », poursuit Bernard Giamberini.

LA GUIDE

Au moment de la libération, Hélène Toutin (née Herrmann) a 18 ans. Le 4 février, elle guide les soldats français arrivant depuis Wintzenheim jusqu'aux Américains déjà installés dans le village. Elle rencontre d'abord le lieutenant Crespin de la 5^e DB et son chauffeur. « Tous les trois, nous avons traversé le lit de la Fecht à la hauteur du grand pont qui avait sauté dans la nuit du 2 au 3. »* Près de l'école maternelle, l'un d'eux reçoit une balle dans le bras. Hélène Toutin va chercher un médecin qui, à son tour, est blessé par un tir. Elle sollicite un lieutenant des sapeurs-pompiers, qui transporte les blessés à l'hôpital Pasteur. Hélène Toutin guide ensuite trois officiers français vers le poste de commandement américain. Elle fait aussi traverser la Fecht au reste de la compagnie et les emmène à l'hôtel des Deux clés. Pour sa bravoure, Hélène Toutin a été décorée de la Légion d'honneur, la plus haute distinction honorifique.

* Extrait de l'article "La libération de Turckheim en 1945" écrit par Hélène Toutin dans *l'Annuaire de la société d'histoire Wickram n°18* (1996).

LE PLAFOND S'EFFONDRE

La nuit du 11 au 12 janvier, en particulier, fut terrible. À partir de minuit, les explosions se succèdent. Des maisons entières sautent sous le souffle des déflagrations. La jeune Berthe Daesslé est cachée avec sa famille dans la cave du 57 rue des Vignerons. Elle raconte*. « Tout le monde dormait bien jusqu'à ce que ça craque, et que le plafond s'effondre. Papa s'est mis à courir partout pour chercher des allumettes [...]. Maman a été blessée à la tête par des pierres. Papa n'avait pas encore vu qu'il était blessé dans le dos. Il cherchait des secours. Il est aussitôt allé frapper chez les voisins. » Le frère de Berthe, Louis Daesslé, incorporé de force qui se cachait depuis sa dernière permission, meurt cette nuit-là, écrasé par un tonneau, à l'âge de 23 ans. Un prisonnier polonais, ouvrier agricole pour la famille depuis 1942, grièvement blessé par des éclats d'obus, décède quelque temps plus tard. Le père de famille, Louis Daesslé succombe à ses blessures le 31 janvier.

À partir du 28 janvier, la pression alliée se renforce. Puis, le 2 février, la population apprend la libération de Colmar et Wintzenheim. L'espoir renaît. Le 3 février, les Américains du 112^e Régiment d'infanterie US arrivent depuis les collines. Plusieurs habitants démontent les barrages anti-chars. Le lendemain, enfin, les bataillons de choc de la 5^e Division blindée entrent par les faubourgs depuis Wintzenheim. La fin de cette période dramatique et meurtrière.

* Entretiens tirés du film "La vie dans les caves, témoignages pour la pérennité", produit par Joël Eisenegger et Gérard Leser en 2020

« ON VIT AU JOUR LE JOUR, ENTRE LA CRAINTE, L'ANGOISSE ET L'ESPOIR »



Le village de Sundhoffen a été libéré dans la nuit du 4 au 5 février 1945. Depuis la mi-décembre, les habitants ont subi la violence des bombardements dans le village. Philippe Husser, instituteur, tient un journal* presque quotidien. Extraits.

Au cours de l'été 1944, Philippe Husser et son épouse quittent leur lieu de résidence à Mulhouse à cause des bombardements. Ils se réfugient à Sundhoffen, où Philippe Husser est né en 1862.

Le 25 juillet 1944, il note : « Au milieu de la nuit des escadrilles d'avions survolent le village pendant une bonne heure, ainsi que le lendemain 26 juillet à la même heure et pour une durée identique, de même le 29 juillet. » Le débarquement des Alliés en Normandie a eu lieu début juin, la libération est en marche. Fin novembre, Mulhouse et Strasbourg sont libérées, faisant naître l'espoir d'une délivrance prochaine dans le centre-Alsace. « 23 novembre - On véhicule les rumeurs les plus folles. Les Américains et les Français seraient déjà arrivés à Colmar et même au-delà du Rhin », peut-on lire dans le journal de Philippe Husser.

Mais la situation devient préoccupante. Dès le 2 décembre, les hommes sont réquisitionnés pour creuser un fossé anti-chars sur le chemin menant à Colmar. Le 6 décembre, Philippe Husser écrit : « Le village grouille de militaires en cantonnement. On vit au jour le jour, entre la crainte, l'angoisse et l'espoir. Il n'y a plus de courrier, ni de journaux. Il n'y a plus de lumière. »

6 FÉVRIER

« Durant cinq jours, je n'ai pas pu tenir mon journal. Nous sommes restés quasiment sans arrêt à la cave en raison des tirs et des obus qui explosaient sur nos têtes. [...] La situation a bien changé. Les Allemands sont partis. Les Américains et les Français sont arrivés. Une nouvelle ère commence pour l'Alsace. Changement de nationalité ! Pour la combienième fois ? Et pour combien de temps ? »

Philippe Husser

LE SAVIEZ-VOUS ?

Dans l'après-midi du 1^{er} février 1945, les Alliés se dirigent vers Sundhoffen et sa gare. Les Allemands opposent une résistance farouche, croyant que les Alliés avaient pour objectif d'envelopper Colmar par l'est. Les chars français du CC4 avancent jusqu'à 100 m du pont, puis se retirent après avoir perdu 2 sous-officiers. Une manœuvre destinée à tromper les Allemands, brillamment exécutée. Le lendemain, la ville de Colmar est libérée.

Le village subit des tirs d'obus pendant le mois de décembre. Le 11 décembre, dans le journal de Philippe Husser : « Des obus sifflent, hurlent, éclatent en tombant tout près d'ici. » En janvier, les tirs s'accroissent au fur et à mesure qu'approchent les troupes. Les habitants ont établi leurs quartiers de nuit dans les caves. Après le 20 janvier, ils passent même leurs journées dans ces abris.

« Nous avons connu une nuit de terreur de samedi à dimanche », note Philippe Husser le 28 janvier. « Des explosions d'obus, de bombes, de vitres qui tintent, des éclats de verre partout, mon bureau souillé, le buvard déchiqueté. » Le 30 janvier, deux maisons sont détruites. Trois maisons sont en flammes le lendemain. Dans la nuit du 31, un drame a lieu dans la maison à l'angle de la rue des Carpes et de la rue de la Mairie : 4 personnes sont tuées par un obus.

Enfin, le village est libéré dans la nuit du 4 au 5 février par les soldats américains du 109^e RIUS. Les derniers Allemands se retirent. Philippe Husser écrit que les Américains restent jusqu'au 14 février dans le village, puis sont remplacés par des militaires français à partir du 17 février. « Beaucoup de maisons sont pavoisées. Nous sommes redevenus français. »

* *Un instituteur alsacien entre France et Allemagne – Journal de Philippe Husser 1914-1951* (La Nuée bleue, Hachette, 1989)

Source : Article "Historique de la libération de Sundhoffen", rédigé à l'occasion du 50^e anniversaire par Jean-Marc Schuller

« LES G.I. SE TRANSFORMENT EN PÈRES NOËL »



La "Journée de la Résistance",
pour fêter la libération, organisée
le 7 octobre 1945 à Zimmerbach
©Collection Michel Schmitt

André Gsell faisait partie du réseau de résistance dirigé par l'abbé Paul Vuillemin à Zimmerbach et dans la vallée de Munster. Comme d'autres résistants et incorporés de force, il se cachait dans le presbytère. La libération de Zimmerbach a lieu le 5 février 1945.

André Gsell, né à Munster en 1924, a été incorporé de force puis s'est évadé en octobre 1944 de la marine de guerre allemande. Il s'engage alors dans la résistance à Zimmerbach aux côtés de l'abbé Paul Vuillemin.

Début février 1945, il assiste à la libération du village. Il en fait le récit dans un livre publié en 1990 : *Rescapé, le destin d'un soldat alsacien*. Quand les Alliés arrivent à Zimmerbach, André Gsell et ses camarades dans le presbytère sont en pleine discussion. Puis l'un des leurs descend l'escalier et leur annonce : « Venez vite, ils arrivent... les Américains sont là ! »

« À travers la fenêtre grillagée de la porte d'entrée nous voyons effectivement des fantassins en kaki descendre la rue en rasant les maisons. Ils tiennent leurs fusils ou leurs armes automatiques devant eux », écrit-il. « Après une demi-heure, le village grouille de soldats qui semblent maintenant plus détendus et nous sortons sur la petite place. » Mais les soldats américains les arrêtent et les mènent au poste de commandement. « Je m'efforce d'utiliser mon anglais scolaire et je lance avec aplomb : *"We are Alsatian resistance fighter !"* Aussitôt, c'est un tollé général, ils éclatent de rire en se frappant de grands coups sur les cuisses et je me demande en quoi ma déclaration était tellement comique. L'officier m'explique qu'un Alsatian est un chien-loup en Amérique. Maintenant que la glace est rompue, les G.I. (nom donné aux soldats de l'armée américaine, Ndlr.) se transforment en pères Noël. Chacun cherche à nous prouver sa sympathie et nous sommes submergés de cigarettes Camel, de chewing-gums, de biscuits et de chocolat. »

« Impossible d'arrêter cet élan d'esérance, je suis littéralement inondé de joie, je voudrais crier, danser, sauter en l'air et je cours comme un fou. »

André Gsell, quelques jours avant la libération de Zimmerbach



« UN RONRONNEMENT INCESSANT »

Françoise Klinger, Albert Marchand, Alfred Schoepfer, François et Raymond Gerig, habitants de Zimmerbach, ont tous vécu la libération du village.

C'est tout d'abord le bruit des avions dans le ciel, à partir de l'été 1944, qui les a marqués. « Jour et nuit, des avions passaient au-dessus du village, des bombardiers qui allaient vers l'est », raconte François Gerig, 5 ans à la libération. « C'était un truc infini, un ronronnement incessant. » « Comme un seul tapis qui passait jour et nuit », appuie son frère Raymond, âgé de 5 ans de plus. « On attrapait la jaunisse ! » Depuis la fin de l'année 1944, des tirs d'obus tombent autour et parfois sur le village. Les habitants se réfugient dans les caves la nuit.

Le 5 février, le village est libéré. « J'étais en train de rincer du linge dans le ruisseau à côté de la maison familiale quand j'ai entendu les cloches sonner », raconte Françoise Klinger, qui avait 14 ans. « C'était la fête ! », conclut Alfred Schoepfer.

L'abbé Paul Vuillemin
©Collection Michel Schmitt



L'ABBÉ PAUL VUILLEMIN, FIGURE DE LA RÉSISTANCE DANS LA VALLÉE

Curé à Zimmerbach pendant la guerre, l'abbé Paul Vuillemin aide de nombreux évadés à s'échapper par les Vosges via la vallée de Munster. Au cours de l'hiver 1944-1945, il recueille des dizaines de jeunes réfractaires alsaciens à l'incorporation de force, de résistants et de déserteurs de la Wehrmacht et les cache dans le sous-sol du presbytère (actuelle mairie). Chef de la Résistance dans la vallée de Munster, il est arrêté par les Allemands le 30 janvier 1945, est fait prisonnier à Rouffach puis en Allemagne, mais revient à Zimmerbach fin avril 1945.

« MA RÉOLUTION EST PRISE. J'Y VAIS. »



Walbach en 1945
©Collection Musée Mémorial des
combats de la Poche de Colmar

Le 5 février 1945, les Allemands n'occupent plus le village de Walbach. Mais les tirs alliés persistent. Au mépris du danger, les Walbachois Antoine et Hortense Vogel partent à la rencontre des Américains pour leur demander d'arrêter de tirer.

Cet épisode, c'est Antoine Vogel lui-même qui le raconte dans le journal qu'il a tenu à partir du 12 septembre 1944. Un journal qu'il a transmis à la commune de Walbach, par l'intermédiaire de Madeleine Wasser. En voici quelques extraits.

En janvier 1945, des obus tombent dans le village. Une « canonnade terrible » a lieu le 11 janvier, une autre le 13.

Mais la libération approche.

« La nuit du 4 au 5 février a été très agitée. » Cette nuit-là, le carrefour au niveau de la route de Wihr est bombardé. Antoine Vogel écrit : « Monsieur le Curé Ebel a fait sa tournée, rejoignant le groupe réuni au carrefour et commentant les dégâts de la nuit : *“C'est insensé, il n'y a plus d'Allemands, et ils continuent à tirer, ils ne savent pas ce qu'ils font, il faudrait aller leur dire.”* Ma résolution est prise. J'y vais. “Vous êtes fou” me disent certains. »

Antoine Vogel décide de partir à vélo. Sa femme, Hortense, l'accompagne. Au « carrefour » de Zimmerbach, le couple observe la même scène qu'à Walbach : les habitants réunis déplorent l'inutilité des tirs d'artillerie, qui n'ont pas cessé.

« Il faut qu'ils sachent qu'il n'y a plus d'Allemands, nous continuons donc notre chemin, dépassons la *“Panzersperre”* (barrage anti-chars Ndlr.) de Zimmerbach et arrivons devant le premier champ de mines [...].

Le dégel les avait nettement dégagées et entre elles il y avait de la place pour mettre les pieds. Nous passons avec le vélo sur l'épaule. » Il y a 7 champs de mines au total. Le couple les traverse tous.

Antoine Vogel et sa femme arrivent à la périphérie de Turckheim. « Nous avançons hésitants et voilà des soldats américains des 2 côtés de la route et en face des vignes. Nous sommes à la scierie Olry au carrefour

du chemin qui monte aux Trois Épis », écrit-il. « Nous leur demandons de ne plus tirer en allemand et en français, personne ne réagit. » Une demi-heure plus tard, l'officier-interprète Frederick Guenther vient à leur rencontre et les écoute, avant d'aller chercher un autre officier.

Antoine Vogel lui dit qu'à Walbach, Zimmerbach, La Forge et Wihr, il n'y a plus d'Allemands. Quand on lui demande *“Où sont les Allemands ?”*, il montre le col du Firstplan. « Ma femme l'implore de ne plus tirer » On lui répond : « Oui nous téléphonons

tout de suite. » « Quelques instants après, les tirs des Trois Épis s'arrêtent sur Zimmerbach et Walbach. »

Le Walbachois et sa femme s'élancent ensuite à l'avant de la colonne américaine pour guider les soldats à travers les champs de mines. Arrivés à Zimmerbach, les militaires partent en reconnaissance, encerclent le village puis progressent jusqu'à la mairie. Même manœuvre à Walbach.

« La population est heureuse de cette délivrance en douceur. Les soldats font quartier, ils sont gâtés avec du vin, du schnaps pommes et tout ce que les habitants ont pu sauver de l'occupant. Les gosses sonnent les cloches », note Antoine Vogel. Sans l'action de ce couple, ce jour-là, Walbach aurait probablement subi d'importants tirs d'artillerie.

« Il faut qu'ils sachent qu'il n'y a plus d'Allemands »

EN 1976, LA COMMUNE DE WALBACH A DÉLIVRÉ UNE ATTESTATION À ANTOINE VOGEL RECONNAISSANT CET ACTE DE BRAVOURE.

« NOUS DORMIONS SUR DES BOTTES DE PAILLE »



À Herrlisheim-près-Colmar, les combats de la libération conduisent les habitants à se terrer dans les caves. Malgré le danger, ils doivent trouver des solutions pour se nourrir. Pendant ces temps troublés, un bébé est né.

MARTHE BLANARIU (NÉE EHRHARD) LA MARRAINE DU BÉBÉ NÉ PENDANT LA LIBÉRATION

La jeune habitante de Herrlisheim-près-Colmar a 14 ans et demi à la libération de son village. Pour se protéger des obus qui s'abattent sans répit, les habitants se réfugient dans les caves. Avec ses trois sœurs et sa mère, Marthe Ehrhard est invitée dans la cave de leur voisin. Dans cet abri, une nouvelle singulière vient les trouver.

« Nous nous sommes serrés les uns contre les autres dans cette cave éclairée par la lueur d'une bougie et j'ai remarqué que ma tante ainsi que ma cousine qui attendait un bébé [...] étaient toutes deux absentes. Mais peu de temps après une personne est venue nous annoncer la naissance d'une petite fille (Marie-Claire Sutter épouse Bannwarth) que la sage-femme du village venait de mettre au monde. »

Une naissance, signe de la vie qui continue et qui s'acharne, malgré la guerre. « Notre vieux curé [...] a donné rendez-vous pour le baptême du bébé dès le lendemain matin 8 heures à la sacristie », continue Marthe Ehrhard, qui est désignée marraine. La sage-femme, Julie, prend soin d'emmitoufler la petite fille car l'hiver est froid. « 40 centimètres de neige étaient tombés. »

Le jour du baptême, le nouveau-né est porté jusqu'à l'église. « Me voilà le cœur battant encore plus fort avec Dame Julie et le bébé en train de courir [...] en direction de l'église où le curé nous attendait. » De retour à la cave, un lit de fortune a été installé pour la maman et le nouveau-né.

* Source des citations : témoignages écrits, recueillis à l'occasion des anniversaires de la libération de Herrlisheim en 2010, 2015 et 2020

« Une bonne nouvelle se répandait dans le village. Pendant ces trois jours de peur et de frayeur, une petite fille [...] était née dans la cave de la famille Thomann au pied du clocher. »

Gabrielle Greiner (née Buscheck), une habitante

MARIE-THÉRÈSE HIRTZ (NÉE BIECHY) « LA MAISON A ÉTÉ FOUILLÉE DE FOND EN COMBLE »

Âgée de 23 ans à la libération, Marie-Thérèse Biechy se réfugie dans la cave avec sa famille et les voisins, pendant les derniers jours de l'occupation. « La préparation des repas se faisait à l'étage et nous dormions sur des bottes de paille avec des couvertures », témoigne-t-elle. « Nous nous doutions que la libération était proche car un soldat allemand venait régulièrement dans la maison pour scruter les horizons. »

« La veille de la libération, vers midi, alors que j'étais en train de préparer à manger, un obus [...] a touché la maison côté nord, en plein dans la salle à manger et l'a beaucoup endommagée. » Puis c'est la rencontre avec les libérateurs. « Le lendemain matin, 3 soldats américains armés étaient postés devant la porte de la cave et nous faisaient sortir [...]. Nous avons tous dû sortir de la cave, les mains en l'air et la maison a été fouillée de fond en comble. »

Eugène, le frère de Marie-Thérèse, porte alors la tenue de l'armée allemande, car il a été incorporé de force. Mais, pour éviter de gros ennuis, il enfile le pantalon de mariage de son père. Les libérateurs, en effet, veulent s'assurer qu'aucun soldat allemand ne se cache dans le village.

« Les libérateurs américains étaient venus à travers les champs depuis Colmar, avec des chars, des camions et des jeeps », précise Marie-Thérèse Biechy.

JEAN HANSER, BLESSÉ UNE SEMAINE AVANT LA LIBÉRATION



Alors âgé de 14 ans, Jean Hanser a été blessé lors du bombardement du village le 29 janvier 1945. Son père, quant à lui, est décédé ce jour-là.

La journée du 29 janvier 1945 a laissé des marques indélébiles dans les esprits des habitants de Sainte-Croix-en-Plaine. Ce jour-là, le secteur ouest du village, au niveau de la rue du Calvaire, est bombardé. Un dépôt de munitions était visé. Trois maisons sont touchées.

La maison d'Aloyse Hanser et Joséphine Bellicam est détruite. Aloyse Hanser subit des blessures aux deux jambes, qui lui sont fatales.

Il meurt sous les yeux de son fils, Jean Hanser. Ce dernier, blessé par des éclats d'obus dans la tête, est soigné à l'hôpital de Colmar puis à Neuchâtel en Suisse. Il n'est donc pas présent à Sainte-Croix-en-Plaine quand le village est libéré le 5 février 1945, jour de son anniversaire. Son frère aîné, Théophile, incorporé de force, revient en avril 1945.

Après sa sortie de l'hôpital, Jean Hanser est hébergé par une famille dans un village en Suisse. « À un

« Je lui suis reconnaissante pour son courage »

moment donné, il a fait savoir qu'il voulait rentrer,» raconte Josiane Gully, la fille de Jean. « Je voulais aider à reconstruire et ramener de l'argent à la maison,» complète-t-il. Le récit de

Marie-Jeanne Dischgand, la sœur de Jean, dans l'ouvrage *Orphelins de guerre, enfin des mots* (2007), le confirme : « Malgré son jeune âge, et la grande pauvreté, mon frère n'a pas baissé les bras. Il s'est mis au travail avec notre mère pour sauver l'agriculture. Il voulait que nous restions tous ensemble. Aujourd'hui encore je lui suis reconnaissante pour son courage. »

Jean Hanser a travaillé en boucherie à Wintzenheim puis à Mulhouse avant d'installer son propre commerce à Sainte-Croix-en-Plaine. « Il travaillait beaucoup, il voulait faire vivre son commerce avant tout, confie sa fille. Aujourd'hui encore, il se lève à 5h30. »



Le 15 février 1945 à Sainte-Croix-en-Plaine s'est tenue la fête de la libération. À cette occasion, Valérie Rohn, une habitante du village (à gauche au premier plan de la photo), a récité le poème "Hymne" de Victor Hugo. Elle a fait de même en 2019, lors de la commémoration du 74^e anniversaire de la libération. Valérie Rohn est décédée en 2023.



CELLES ET CEUX ŒUVRANT POUR LE DEVOIR DE MÉMOIRE



Pour la libération, à Colmar, les enfants
ont revêtu leurs tenues traditionnelles.
©Brigitte Schreiber/ECPAD/Défense

« ON N'OUBLIE PAS L'HOMME OU LA FEMME DERRIÈRE L'OBJET »



Ouvert en 1994, le Musée Mémorial des combats de la Poche de Colmar, à Turckheim, propose une plongée dans l'hiver 1944-1945. Les objets présentés racontent chacun une histoire. L'objectif ? Rendre hommage aux femmes et aux hommes qui ont vécu cette période sombre.

« Dédié à tous les combattants qui ont pris part aux terribles combats de la Poche de Colmar au cours de l'hiver 44-45. À toutes les victimes civiles et militaires, pour leur rendre l'hommage qui leur est dû. Afin que la génération actuelle et celles à venir prennent conscience de la valeur du mot : Liberté. » En entrant dans le Musée Mémorial des combats de la Poche de Comar à Turckheim, voilà ce qu'on peut lire. Dans cet espace de 250 m² se déploient plusieurs vitrines et reconstitutions où prennent place des objets et uniformes de soldats, mis en situation. « Il n'y a que des originaux », précise Laurent Kloepfer, documentaliste bénévole.

« C'est un musée mémoriel, historique, culturel et pédagogique » souligne Jean-Marc Weckner, président de l'association qui le gère. Pourtant, le musée ne donne pas « un cours d'histoire théorique ». Il raconte les histoires des soldats, hommes et femmes qui ont été marqués par ces combats. « Dans les musées, il y a beaucoup d'objets. Mais on n'oublie pas l'homme et la femme derrière l'objet », ajoute Laurent Kloepfer. Que nous dit cet accordéon, par exemple ? D'où vient ce cheval à bascule en bois, peint en bleu, blanc et rouge ?

De nombreuses associations, amicales et familles d'anciens combattants, élèves de toute la France et vétérans de toutes nationalités viennent le visiter. Ce qui donne souvent lieu à d'émouvantes rencontres. Les anciens du 1^{er} Régiment de chasseurs parachutistes (RCP), qui a combattu à Jepsheim en 1945, venaient de leur vivant régulièrement en pèlerinage au musée. « Ils me disaient : *“Les héros, ce sont les copains qui sont morts”* », raconte Laurent Kloepfer.

Jean-Marc Weckner,
président de l'association



**« C'est un musée d'histoire,
qui raconte de nombreuses histoires.
Il propose une visite vivante. »**

« Il y a une âme dans ce musée », glisse Jean-Marc Weckner. Les collections sont présentées dans la cave de l'ancien presbytère de Turckheim qui, pendant 10 jours, au moment des combats pour la libération, a accueilli des habitants qui se protégeaient des tirs. Mais, pour exposer davantage d'objets, l'association a un projet d'agrandissement.

DATES CLÉS

[1988]

L'idée de créer un musée en hommage aux militaires et victimes civiles des combats de la Poche de Colmar émerge. Ce projet s'appuie sur l'association *“Souvenirs et Respect des Combats pour la Liberté – Poche de Colmar – Hiver 44/45”* fondée par Gérard Terni et Christian Burgert.

[11 novembre 1993]

Le Musée Mémorial est inauguré.

[1994]

Le Musée ouvre officiellement au public.

[2001]

Le Musée bénéficie d'un agrandissement.

MUSÉE DES COMBATS DE LA POCHE DE COLMAR



LE COSTUME DE PAUL FLESCH-HILD

Ce petit uniforme militaire, c'est Paul Flesch-Hild qui le porte fièrement le 20 février 1945, à l'occasion d'une prise d'armes sur la place Rapp à Colmar. Droit dans ses bottes, il effectue un salut militaire aux généraux Devers et de Lattre de Tassigny. À l'époque, le Colmarien est âgé de 3 ans. Une photo est prise pour immortaliser la scène, elle sera publiée notamment dans Paris Match.

©Collection Musée Mémorial des combats de la Poche de Colmar

Lors des Journées du patrimoine, en 2021, Paul Flesch-Hild accoste Jean-Marc Weckner au Musée Mémorial des combats de la Poche de Colmar et lui raconte cette anecdote. Après cette rencontre, il fait don au musée de son uniforme. Confectionnés par sa mère et sa tante pendant l'occupation, ces vêtements habillent maintenant l'un des mannequins.



Le chocolat, les cigarettes et autres petits cadeaux que les Américains offraient aux habitants à la libération

150 QR CODES À FLASHER

« Même si le sujet a 80 ans, le musée doit bouger avec son temps », assure Laurent Kloepfer, documentaliste du musée. C'est pourquoi la technologie a fait son entrée. Des audioguides en allemand, anglais et français sont à la disposition des visiteurs. Il est également possible de suivre les récits de l'audioguide via son téléphone portable. Par ailleurs, tout au long du parcours, les visiteurs peuvent flasher les nombreux QR codes, environ 150, qui renvoient sur une page web racontant l'histoire d'un homme ou d'une femme.

DES BÉNÉVOLES PASSIONNÉS

Si l'association gérant le musée emploie trois salariées à temps partiel, elle compte également une quarantaine de bénévoles. Laurent Kloepfer, documentaliste depuis une vingtaine d'années, est l'un d'entre eux. Il réalise des publications sur Facebook, mais aussi de nombreuses recherches. « Il me faut entre 30 et 50 heures de recherches pour chaque QR code », précise-t-il. Si près de 150 QR codes sont exposés, environ 200 sont d'ores et déjà en attente. « Mes deux grands-pères ont été incorporés de force », détaille le bénévole, qui s'est penché sur leur parcours. « Et je me suis toujours intéressé à l'histoire, quelle que soit la période. »

21 139

C'est le nombre de visiteurs qui ont fréquenté le musée en 2023, soit 10% de plus que le précédent record établi en 2019. Environ 12 000 étaient américains.



PORTE DU RIED : UN SENTIER POUR RACONTER LES MÉMOIRES DE LA GUERRE



Plusieurs mémoires se croisent dans la commune de Porte-du-Ried* : celles des soldats américains, anglais, mais aussi celle des villageois. Un sentier des mémoires, fruit de longues recherches, permet de les retracer.

« **Passant, souviens-toi !** » C'est sur cette injonction que se termine l'un des panneaux du sentier des mémoires de Porte du Ried*. Inauguré le 8 mai 2023, ce sentier de 3,5 km est jalonné de 9 étapes agrémentées de panneaux explicatifs portant sur l'histoire du village pendant la Seconde Guerre mondiale. « Notre ban communal est constitué de différentes mémoires qui se répondent les unes aux autres », éclaire Jean-François Hazoumé, secrétaire de l'association des Amis du sentier des mémoires et conseiller municipal.

Porte-du-Ried est connue pour deux faits marquants : le crash de l'avion anglais Lancaster le 4 décembre 1944 et le fait d'armes légendaire du soldat Audie Murphy pendant les combats de la libération (lire ci-contre).

DES TÉMOIGNAGES VIDÉO D'HABITANTS

Le sentier passe donc par la stèle Lancaster et par le mémorial. Mais il met aussi au premier plan l'histoire du village et des habitants pendant la guerre. « Jean-Louis Fleith et moi avons recueilli des témoignages à partir de l'été 2021, puis nous avons rédigé les panneaux. Un long travail d'écriture et de recherche a été effectué. »

Si c'est la commune qui a porté le projet à l'origine, une association a été créée en janvier 2024, les Amis du sentier des mémoires, pour la maintenance et la promotion du sentier. Des subventions et des dons ont contribué à son financement. « Il a une échelle physique mais aussi une échelle virtuelle », complète Jean-François Hazoumé. La visite peut en effet être prolongée en scannant un QR code dirigeant le visiteur sur un site Internet. Les vidéos des témoignages s'y trouvent notamment.

Jean-François Hazoumé,
secrétaire des Amis
du sentier des mémoires



« Il nous a semblé important de parler de mémoires au pluriel, car chacun est dépositaire d'une mémoire et participe à une polyphonie mémorielle. »

Il s'agit de témoignages d'habitants de Holtzwihr et de Riedwihr qui ont vécu le drame de l'annexion, l'incorporation de force, le refus du nazisme, les bombardements, l'évacuation en Haute-Marne (lire en pages 16 et 17). Les membres de l'association ont l'ambition d'enrichir ce site Internet au fur et à mesure de leurs recherches et de leurs rencontres.

* Commune nouvelle issue du regroupement de Holtzwihr et Riedwihr en 2016



L'ACTE HÉROÏQUE D'AUDIE MURPHY

Le 26 janvier 1945, les soldats allemands tentent une contre-attaque sur les troupes américaines stationnées dans la forêt au nord de Holtzwihr. Le lieutenant Audie Murphy, posté à l'orée de la forêt, grimpe sur un char en feu, arme la mitrailleuse et repousse l'avancée des soldats ennemis. Pour cet acte héroïque, Audie Murphy a reçu en juin 1945 la Médaille du Congrès, la plus haute distinction américaine. Le mémorial Audie Murphy, à Holtzwihr, voit passer jusqu'à 15 000 visiteurs américains chaque année.

ENTRETENIR LA MÉMOIRE POUR CONSTRUIRE L'AVENIR

Différentes entités, sur le territoire, travaillent à honorer la mémoire des combattants. L'Office national des combattants et des victimes de guerre (ONaCVG) œuvre en particulier auprès des jeunes générations.



ZOOM SUR...

LA MALLETTE PÉDAGOGIQUE

À l'aide d'une mallette pédagogique, l'ONaCVG peut intervenir dans les écoles pour expliquer aux élèves le fonctionnement des cérémonies patriotiques. En préparation du 79^e anniversaire de la libération de Colmar, en janvier 2024, l'ONaCVG est intervenu dans 6 établissements scolaires colmariens avec cette mallette. Son utilisation revêt un aspect ludique. Après quelques explications, les rôles sont distribués aux enfants, dans le but de reproduire le déroulé d'une cérémonie : l'un sera le maire, l'autre la préfète, etc. « J'ai observé la différence le jour de la cérémonie, le 2 février 2024, au niveau de l'attention et de l'intérêt des élèves pour ce qui se déroulait devant eux », note Muriel Burger.

La mallette pédagogique
de l'ONaCVG

QU'EST-CE QUE L'ONACVG ?

L'ONaCVG est un établissement public placé sous la tutelle du Ministère des Armées. Si la direction générale est implantée aux Invalides à Paris, l'ONaCVG est doté de 104 services de proximité, dont un pour le Haut-Rhin, basé à Colmar.

QUELS SONT SES CHAMPS DE COMPÉTENCES ?

[1] La reconnaissance et la réparation :

L'ONaCVG délivre aux anciens combattants et victimes de guerre des titres comme la carte du combattant ou le titre de reconnaissance de la Nation. La carte du combattant ouvre droit, entre autres, à l'allocation de reconnaissance du combattant.

[2] La solidarité :

L'ONaCVG verse des aides financières ponctuelles aux ressortissants qui éprouvent des difficultés dans leur vie quotidienne.

[3] La transmission mémorielle envers le public et les jeunes générations :

L'ONaCVG entreprend un travail approfondi avec les établissements scolaires pour transmettre l'histoire et entretenir la mémoire. L'Office dispose d'outils pédagogiques réalisés au niveau national, notamment une vingtaine d'expositions sur les différents conflits mais aussi sur des sujets transversaux. Ces expositions sont mises à disposition des établissements scolaires, des collectivités et des associations. Par ailleurs, l'Office coordonne ou pilote chaque année plusieurs concours scolaires.

+ Contacter l'ONaCVG 68 par mail

sd68@onacvg.fr

Muriel Burger,
directrice de l'ONaCVG 68



Pourquoi transmettre la mémoire aux jeunes ?

« Quiconque ignore son passé est susceptible de reproduire les mêmes erreurs que ses aînés. Il est nécessaire de sensibiliser les jeunes au sacrifice de leurs aîeux, car il s'agit de personnes qui ont donné leur vie pour qu'on puisse vivre dans la France telle que nous la connaissons. Cet effort fait partie de leur éducation à la citoyenneté et leur permet de construire leur avenir. On transmet de l'histoire, de la mémoire, mais aussi des valeurs et des fondamentaux. »

L'OMSPAC

Créé en 1998, l'**Office pour les manifestations des sociétés patriotiques, d'anciens combattants et victimes de guerre (Omspac)** rassemble 48 sociétés patriotiques sur le territoire de Colmar. Il participe aux commémorations organisées tout au long de l'année par la Ville de Colmar et la Préfecture du Haut-Rhin. Grâce à lui, une dizaine de porte-drapeaux en moyenne se déplace à chaque cérémonie.



Commémoration du 79^e anniversaire de la libération de Colmar, le 2 février 2024, place Rapp

TRANSMETTRE L'HISTOIRE DES DIABLES ROUGES*

* Surnom donné aux soldats du 152^e RI



Le 152^e Régiment d'infanterie à Colmar prend soin de transmettre son histoire grâce, en particulier, à la salle d'honneur située au sein de la caserne. Plusieurs objets rassemblés à cet endroit concernent la Seconde Guerre mondiale.



De gauche à droite

Le caporal-chef Vincent, Dominique Chevrier, trésorier de l'amicale, Jean-Claude Savant, président, Doris et Philippe Hennecart, membres, et le capitaine Pascal



En 2021, la salle d'honneur a été enrichie de nouvelles acquisitions : des effets personnels du général Marcel Colliou, qui a fait renaître le régiment pendant la Seconde Guerre mondiale.



 **d'infos** page Facebook

[152^e Régiment d'infanterie - officiel](#)

Né en 1794, le 152^e RI est installé à Colmar depuis 1919. Neuf inscriptions ornent son drapeau, neuf batailles où le régiment s'est illustré, notamment celle-ci : "Résistance Auvergne 1944", en référence aux actions de résistance menées par les soldats pendant la Seconde Guerre mondiale.

Son histoire, le 152^e RI s'attache à la transmettre. Une mission qui incombe notamment à l'officier chargé de la tradition, poste occupé par le capitaine Pascal. Pour la mener à bien, il s'appuie sur la salle d'honneur, considérée comme un « outil de cohésion et d'identité. » Dans cette salle, tel un musée, plusieurs objets témoignant de l'histoire du régiment sont

rassemblés. Et chaque soldat entrant au régiment a droit à une visite.

Il s'agit de transmettre « une histoire commune et des valeurs communes », explique le capitaine Pascal. « Cela permet de construire une identité et de renforcer la cohésion des troupes, pour être plus fort dans l'adversité. » En particulier, les événements de la Seconde Guerre mondiale « mettent en avant l'esprit combatif face à l'envahisseur ».

Le régiment peut également ouvrir la salle aux civils et organise régulièrement des visites pour les classes de primaire ou secondaire.

LE 152^E RI PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE

[mai 1940]

Le 152^e RI s'illustre à Reithel (Ardennes), stoppant quelques jours l'offensive allemande.

[22 juin 1940]

Après la signature de l'armistice, le régiment s'installe en zone libre. Il est stationné à Lapalisse (Allier).

[septembre 1942]

À la suite de l'invasion de la zone libre par les Allemands, le chef de bataillon Marcel Colliou entre dans la Résistance en Auvergne. Le 152^e RI est dissous en novembre.

[1943-1944]

La résistance s'organise et s'amplifie : sabotage de voies ferrées, attaque de dépôt de munitions, etc.

[octobre 1944]

À la suite du débarquement allié en Provence 2 mois plus tôt, la "demi-brigade d'Auvergne" intègre la Première armée française.

[21 novembre 1944]

Le général de Lattre de Tassigny autorise le régiment à retrouver son numéro, le 152.

[novembre 1944]

Le 152^e RI participe aux combats dans le Jura et au sud de l'Alsace. Le 26 novembre, se déroulent de rudes combats dans l'Oberwald.

[fin janvier - début février 1945]

Le régiment fait partie des unités sécurisant le sud de la Poche de Colmar. Après la libération, les militaires retrouvent leur ancienne garnison.

[10 février 1945]

Sur la place Rapp à Colmar, le général Charles de Gaulle remet au colonel Colliou le drapeau du 152^e Régiment, consacrant ainsi sa renaissance.

L'AMICALE DES DIABLES ROUGES

Constituée en 1987, la fédération des amicales des Diables rouges conserve et fait vivre la mémoire du 152^e RI. Forte de 247 membres, elle regroupe des anciens Diables rouges, répartis en France et en Belgique, mais est aussi ouverte aux militaires d'active, de réserve et aux sympathisants. Pour garder le contact, l'amicale réalise un bulletin de liaison semi-annuel.

À Colmar, l'amicale peut s'appuyer sur le régiment : les membres se rassemblent les mardis après-midi dans une salle située dans l'enceinte du quartier Walter. Par ailleurs, elle s'implique dans les commémorations du 152^e RI. À l'occasion de la remise de fourragères aux jeunes Diables rouges, elle réalise vidéo et photos, permettant de garder un souvenir de ces précieux moments.

+ d'infos page Facebook [Fédération nationale des amicales des Diables rouges](#)

UNE PIÈCE DE THÉÂTRE ADAPTÉE DU RÉCIT DE MARIE-JOSEPH BOPP

Pendant la Seconde Guerre mondiale, le Colmarien Marie-Joseph Bopp, professeur au lycée Bartholdi, a tenu un journal détaillant les événements de la vie quotidienne dans l'Alsace annexée. Son récit a été publié en 2004 aux éditions La Nuée bleue. Il s'intitule *Ma ville à l'heure nazie, Colmar 1940-1945*. Nicolas Schreiner, comédien, l'a adapté en pièce de théâtre.

Nicolas
Schreiner]



Pour Nicolas Schreiner, 51 ans, cette plongée dans le récit de Marie-Joseph Bopp provient d'abord d'une quête de réponses. « J'ai voulu comprendre ce que mes parents ont pu vivre pendant la Seconde Guerre mondiale. Mon père est né en 1931 et ma mère en 1938. Ils m'en ont peu parlé ayant eux-mêmes été "privés" de cette histoire par leurs parents respectifs. Pour moi, le livre de Marie-Joseph Bopp a été une révélation. » Le comédien autodidacte le découvre en 2019.

« J'ai souhaité redonner vie à ce journal de guerre et partager cette mémoire. Il se prête bien au théâtre, car Marie-Joseph Bopp est fin dans ses descriptions et il rapporte des dialogues », continue Nicolas Schreiner, qui est né à Colmar. Au total, ce dernier a lu 5 fois ce livre de plus de 500 pages.

« En juin 1940, Marie-Joseph Bopp est pris dans la tourmente de l'annexion. Il se demande s'il doit rester ou pas. Rester, en tant que fonctionnaire, signifie prêter allégeance à Hitler, et donc perdre une forme de dignité. Il se réfugie alors dans ce journal, qui devient une sorte d'échappatoire et d'acte de résistance. C'est aussi un récit de journaliste, d'observateur. Il a beaucoup de contacts parmi la population et les notables », explique Nicolas Schreiner, qui habite désormais à Porte du Ried. « Ce livre permet de rentrer dans la grande histoire à hauteur d'hommes. »

La pièce de théâtre commence en 1940 et se termine au moment de la capitulation le 8 mai 1945. Nicolas Schreiner l'a interprétée pour la première fois dans les Landes en 2022, où il a vécu 17 ans. Ces deux dernières années, des représentations ont également été organisées à Colmar, dans plusieurs communes alentour et dans des établissements scolaires, devant des élèves. Seul sur scène, Nicolas Schreiner interprète une douzaine de personnages, « chacun avec son caractère, son énergie, sa rage, son désespoir ». À la suite de ses représentations, le comédien laisse au public un temps pour échanger et témoigner.



Le 25 août 2024, Nicolas Schreiner a joué sa pièce de théâtre au Koifhus, à Colmar. Stéphane Schreiner est le régisseur du spectacle.

UNE « ENQUÊTE »

POUR RACONTER L'HISTOIRE DE SON PÈRE ET DE SON ONCLE

Pierre Morinaux (1)
Adrien Morinaux (2)
©Archives familiales
Morinaux



Après de longues recherches, Marie-France Morinaux Hardebolle a retracé l'histoire de son père Adrien Morinaux et de son oncle Pierre. Deux soldats qui, pendant la Seconde Guerre mondiale, ont pris des chemins différents mais ont combattu tous les deux dans la Poche de Colmar. Avant d'être séparés à jamais, Pierre ayant été tué dans l'attaque de son char.

C'est un document d'une cinquantaine de pages que Marie-France Morinaux Hardebolle a mis en forme. Au fil des pages, le parcours de son père et celui de son oncle se dessinent. « J'ai fait une enquête, à partir des photos dédicacées, des témoignages de la famille, des documents recueillis, des voyages sur les lieux de mémoire et dans les musées, des feuillets matricule des deux frères, des journaux de marche des armées, de quelques blogs et de précieux livres témoignages. » Un « hommage » à son père et à son oncle.



Marie-France
Morinaux Hardebolle

DEUX FRÈRES, DEUX PARCOURS QUI SE REJOIGNENT À COLMAR

Pierre et Adrien Morinaux sont originaires d'un petit village du Morbihan. Nés en 1920 et 1921, les deux frères quittent leur Bretagne natale au début de la guerre pour s'engager dans l'armée. Après la débâcle et l'armistice, ils embarquent à Marseille en direction de l'Afrique du Nord en janvier 1941. Ils se réengagent tous les deux dans l'armée à Casablanca (Maroc), mus par une même volonté : reprendre le combat. Ils font d'abord partie du même régiment. Puis vont prendre des chemins différents.

ADRIEN MORINAUX

[12 décembre 1941]

Affecté au 12^e Régiment de chasseurs d'Afrique (RCA), Adrien rejoint le camp de Thiès (Sénégal).

[12 janvier 1943]

Le 12^e RCA quitte Dakar pour Casablanca (Maroc) puis Alger (Algérie). Le convoi maritime transportant les soldats est attaqué après Gibraltar.

[Août 1943]

Le 12^e RCA se rallie à la 2^e Division blindée (DB) du général Leclerc.

[10 avril 1944]

Adrien embarque avec la 2^e DB pour l'Angleterre.

[1^{er} août 1944]

La 2^e DB débarque sur la plage de Saint-Martin-de-Varreville en Normandie.

[Novembre 1944]

Adrien passe les Vosges avec la 2^e DB.

PIERRE MORINAUX

[1943]

Le 1^{er} régiment de cuirassiers, dont fait partie Pierre, intègre la 5^e Division blindée (DB).

[1^{er} mars 1944]

Pierre est nommé maréchal des logis et devient chef de char.

[15 août 1944]

Le débarquement en Provence commence.

[21 septembre 1944]

Pierre, chef de char Lynx, débarque à Saint-Raphaël.

[Novembre 1944]

Pierre, dans le CC4 (Combat Command 4) du général Schlessler, participe aux combats de libération de Belfort et de Mulhouse.

DANS LA POCHE DE COLMAR

Fin janvier 1945, Pierre et Adrien prennent part aux combats pour la libération de la Poche de Colmar. Adrien, au sein de la 2^e DB alors intégrée à la Première armée du général de Lattre de Tassigny. Et Pierre, au sein de la 5^e DB, qui fait partie de la même armée.

« Les deux frères sont engagés dans le même combat, au sein de la même armée, sans se rencontrer ni peut-être même le savoir... », écrit Marie-France Morinaux Hardebolle, la fille d'Adrien.

Le 2 février 1945, les soldats du CC4 entrent dans Colmar. À 9h30, le char de Pierre est touché par un tir de lance-grenade dans la rue de Strasbourg (actuelle rue la Première armée française), au croisement avec la rue Fleischhauer. Trois membres d'équipage sont blessés, dont Pierre qui décède le jour même. Marceau Hoeblich, un jeune Colmarien, a été témoin de l'attaque (lire en pages 32 et 33).

Adrien, quant à lui, continue avec la 2^e DB en Allemagne. Enfin, à la suite de la capitulation de l'Allemagne nazie, il repasse la frontière germano-française le 27 mai 1945.

[INTERVIEW]

MARIE OURY ET SON GRAND-PÈRE : UN RÉCIT À 4 MAINS

Marie Oury a publié en 2023 un livre retraçant l'histoire de son grand-père, Raymond. Jeune instituteur pendant la Seconde Guerre mondiale, ce dernier a été incorporé de force dans l'armée allemande et envoyé dans la Poche de Colmar. Autour des écrits de son aïeul, sa petite-fille a rédigé des notes pour contextualiser le récit.

Raymond Oury en 1943 à Wilhelmsfeld
©Archives familiales Oury]



Marie Oury, petite-fille
de Raymond Oury]



Comment avez-vous découvert l'histoire de votre grand-père ?

Marie Oury : Mon grand-père nous parlait assez facilement de son histoire, mais il fallait le questionner. Ces conversations finissaient souvent avec des larmes. Plus tard, mon grand frère lui a dit : « *Papy, tu devrais mettre ton histoire par écrit.* » Il a terminé la rédaction en 1994. Il écrivait déjà beaucoup, donc ça n'a pas été un effort insurmontable.

Je n'ai pas tout de suite lu ses mémoires. En 2018, j'ai repris des études d'histoire aux États-Unis, où

j'habite depuis 2007.

Je travaille sur le projet *Florida-France Soldier's Story*, qui retrace les

histoires de soldats américains enterrés en France. Je rédige aussi un mémoire sur l'Alsace et l'incorporation de force.

C'est dans ce cadre que je me suis replongée dans les

mémoires de mon grand-père et dans ses classeurs, remplis de notes, de photos et de documents originaux qu'il avait conservés.

**Raymond – 1939 :
mon grand-père
alsacien avait 20 ans**

*Marie Oury,
(I.D. l'Édition, 2023)*

Pourquoi avez-vous souhaité publier un livre ?

M. O. : Son récit couvre l'ensemble des événements principaux qui traversent l'Alsace à cette période. Je me suis dit que l'histoire de Raymond pourrait être porteuse de la grande histoire des incorporés de force. Et que ce récit personnel permettrait d'évoquer cette problématique qui a touché de nombreuses familles alsaciennes, mais qui reste encore assez peu connue en dehors de l'Alsace.

Comment s'imbriquent vos notes historiques ? Qu'apportent-elles ?

M. O. : Elles permettent de compléter les écrits de mon grand-père, car il fait parfois référence à certains événements sans s'y attarder. Pour ce faire, je m'appuie sur d'autres historiens.

Par ailleurs, d'un point de vue familial, je voulais remettre ce récit dans son contexte historique, pour que mes enfants comprennent que ce qui est arrivé à leur arrière-grand-père n'était pas un choix.

+ d'infos

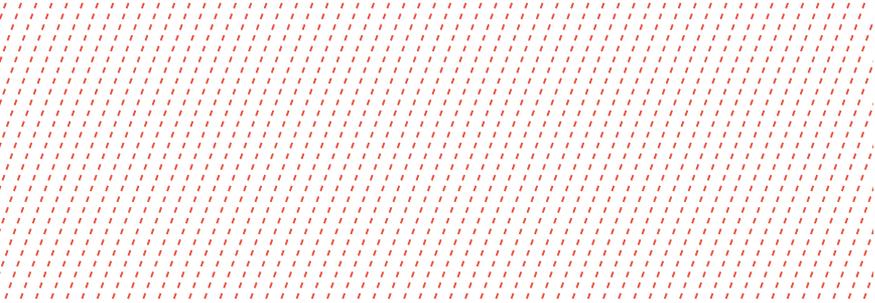
raymondoury.com



LYCÉENS ET SOCIÉTÉ D'HISTOIRE: PASSEURS DE MÉMOIRE



La société d'histoire et d'archéologie de Colmar s'est associée à la jeune génération pour un projet mémoriel autour de la libération de Colmar. Les élèves de 1^{re} de Nadine Resch, au lycée Camille Sée, ont interrogé cinq témoins de la libération de Colmar. Leurs interviews figureront dans un parcours à travers la ville qui sera en place à partir de février 2025.



Quatre-vingts ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, les témoins se font de plus en plus rares. Dans cet ouvrage, ils sont mis à l'honneur, chacun donnant un éclairage particulier sur la vie pendant cette période sombre de notre histoire. Cependant, la flamme de la mémoire n'est pas près de s'éteindre. Les initiatives se multiplient pour l'entretenir.

La Société d'histoire et d'archéologie de Colmar s'inscrit dans cet effort. Elle a fait appel à ses membres afin de retrouver des témoins de la libération de Colmar. Elle s'est ensuite tournée vers Nadine Resch et ses élèves.

Ainsi, depuis la rentrée, la professeur d'histoire-géographie mène un travail mémoriel avec sa classe de 1^{re}. Les élèves ont travaillé sur un corpus de documents, constitué par Nadine Resch, présentant l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, les spécificités de l'Alsace et la vie à Colmar sous l'occupation. Parmi ces documents figurent des extraits du journal du professeur colmarien Marie-Joseph Bopp, *Ma ville à l'heure nazie*. Nadine Resch a également inclus une lettre de son grand-oncle, incorporé de force dans l'armée allemande, qui espérait ne jamais rencontrer son frère sur le champ de bataille qui lui, avait rejoint les forces françaises libres.

« Ramener de l'humain »

Ce projet comporte également une dimension concrète. En novembre, les lycéens ont réalisé des interviews filmées de cinq habitants avec l'appui de la chaîne locale TV7. Quatre sont des témoins de la guerre et de la libération à Colmar, et l'un d'entre eux évoque le vécu de son père, Charles Ingold, résistant originaire de la cité de Bartholdi.

Au préalable, les élèves ont préparé des listes de questions.

Les vidéos seront dévoilées en février 2025. Elles seront accessibles via des QR codes, dispersés dans les

rues de la ville, qu'il sera possible de flasher avec son téléphone portable. L'idée est de placer ces QR codes à l'endroit où se trouvaient les témoins au moment de la libération de Colmar.

« Permettre aux élèves de rencontrer des témoins de cette époque est essentiel. C'est le passage de la mémoire », souligne Nadine Resch. Pour introduire son document de travail, elle cite l'auteur britannique Thomas Harding, qui écrit dans *Hanns et Rudolf* :

« Nous vivons une époque où les eaux se referment sur les événements de la Seconde Guerre mondiale, où les derniers témoins arrivent au crépuscule de leur vie, et où il ne nous reste que des bribes de ce passé, si souvent entendues qu'elles en ont perdu leur authenticité. »

Avec ce projet, Nadine Resch a l'ambition de « ramener de l'humain ». Pour ne pas oublier que derrière les chiffres et les événements, il y a des hommes, des femmes et des enfants. Une ambition partagée par la société d'histoire et d'archéologie de Colmar.

[INTERVIEW]

METTRE L'HISTOIRE À LA PORTÉE DE TOUS

Daniel Morgen,
Marie-Claude Isner
et Guy Frank]



Depuis 2004, la société d'histoire de Wintzenheim fait en sorte de mettre ses recherches en ligne sur son site Internet, **wintzenheim.histoire.free.fr**. En parallèle, les membres n'ont de cesse d'enrichir les connaissances.

3 QUESTIONS À GUY FRANK,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DE WINTZENHEIM, WEBMASTER
DU SITE WINTZENHEIM.HISTOIRE.FREE.FR.

Comment ce site est-il né ?

Guy Frank : La première raison d'être de ce site Internet a été de mettre en ligne le contenu du livre *Wintzenheim 1939-1945*, publié en 2004. Ce livre est doté de nombreux témoignages et de photos de la libération. Pour ce faire, j'ai réalisé une soixantaine d'interviews. Le site Internet, quant à lui, a été mis en ligne le 15 décembre 2014.

Pourquoi avez-vous souhaité mettre le contenu de votre livre en ligne ?

G.F : Cela permet de le mettre à la portée des jeunes, en particulier. Mais aussi de partager nos connaissances avec d'autres chercheurs et historiens et pourquoi pas, les inciter à poursuivre les recherches. Le travail que l'on fait, ce n'est pas pour le mettre dans un tiroir.

LA PHOTOTHÈQUE CONSERVÉE À LA BIBLIOTHÈQUE DES DOMINICAINS

« Ma grande passion, c'est les photos. J'ai essayé de collecter un maximum d'images, ce qui nous a permis de constituer une photothèque », explique Guy Frank. En 2024, une partie de cette photothèque a été transférée à la Bibliothèque des Dominicains, à Colmar. Ainsi, les photos bénéficient de conditions de conservation optimales au sein du cabinet des estampes.

+ d'infos

wintzenheim.histoire.free.fr

©Collection
société d'histoire
de Wintzenheim



LA PHOTO-SOUVENIR

C'est une photo qui a été prise quelque temps après la libération de Wintzenheim, en 1945. Une cinquantaine de personnes pose devant l'église. Guy Frank et Marie-Claude Isner, présidente de la Société d'histoire de Wintzenheim, connaissent les noms de chacun. Ils se sont donné la mission de retrouver les survivants et les inviter à la commémoration des 80 ans de la libération.

Comment alimentez-vous ce site ?

G.F : Nous pouvons enrichir et compléter le site Internet au fur et à mesure de nos recherches. Je pense que depuis la parution du livre, le contenu du site a plus que doublé. À titre d'exemple, nous travaillons sur un article concernant Marthe Richert, une résistante originaire du village. Membre du réseau Alliance, elle a été arrêtée, déportée au camp de concentration de Ravensbrück puis libérée. C'est une femme dont je ne connaissais pas l'existence en 2004.

LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE, TOUJOURS ACTIVE DANS SES RECHERCHES

Les membres de la Société d'histoire de Wintzenheim continuent leurs recherches, notamment sur des sujets pas ou peu explorés jusqu'à présent. Marie-Claude Isner, la présidente,

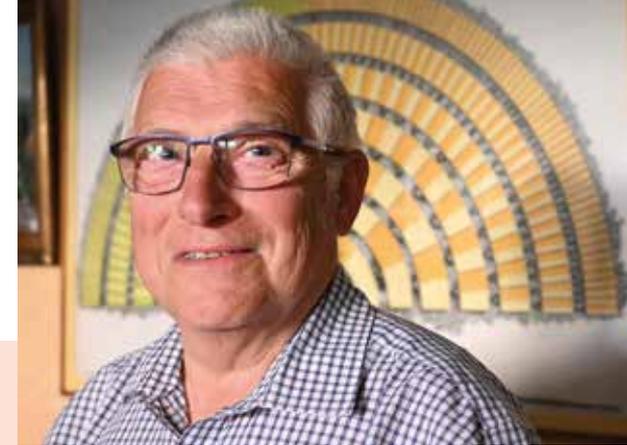
Daniel Morgen et Guy Frank enrichissent le site Internet de cette manière. Dernièrement, ils ont travaillé sur l'Umschulung (stages de reconversion idéologique pour les enseignants), dont Daniel Morgen est le spécialiste, mais aussi sur les animaux de ferme et sur certaines familles déportées.

PARLER D'HISTOIRE, ENCORE ET ENCORE



Sur le territoire de l'agglomération, les habitants témoignent d'un vif intérêt pour leur histoire. Cela se traduit notamment par leur engagement dans différentes associations et par l'organisation d'un festival d'histoire à Zimmerbach.

Michel
Schmitt]



FESTIVAL D'HISTOIRE D'ALSACE DE ZIMMERBACH

Un festival d'histoire d'Alsace a été créé en 2022 à Zimmerbach par la commune, à l'initiative de Benjamin Huin, maire, et Gilles Muller, professeur agrégé en classes préparatoires, en partenariat avec l'Institut d'histoire d'Alsace de l'Université de Strasbourg. Ce festival répond à plusieurs objectifs :

- [1] permettre à tous les Alsaciens de s'approprier l'histoire de la région,
- [2] contribuer au devoir de mémoire et à la transmission du souvenir,
- [3] rendre accessibles les connaissances historiques: les conférences sont gratuites, courtes, dynamiques et suivies d'un échange avec le public,
- [4] développer la culture en milieu rural.

En 2023, la deuxième édition portait sur « Combattre en Alsace » et a permis d'évoquer plusieurs questions mémorielles et historiques importantes liées à la Seconde Guerre mondiale. En 2024, la troisième édition portait sur les coopérations franco-allemandes.

Chaque année, grâce à un partenariat avec les presses universitaires *Rhin & Danube*, un livre qui retrace les conférences est publié.

MICHEL SCHMITT S'EST PLONGÉ DANS LA VIE DE L'ABBÉ VUILLEMIN

Lors de la deuxième édition du festival d'histoire d'Alsace, Michel Schmitt a tenu une conférence au sujet de l'abbé Paul Vuillemin, chef de la résistance dans la vallée de Munster pendant la Seconde Guerre mondiale. Président et membre fondateur du cercle généalogique de Mulhouse, Michel Schmitt a travaillé sur différents aspects de l'histoire de Zimmerbach et sur la généalogie des familles du village. En parallèle à la conférence qu'il a tenue dans le cadre du festival, Michel Schmitt a publié la brochure *L'abbé Paul Vuillemin, un résistant en Alsace*, qui détaille la vie de l'abbé, son engagement dans la résistance, et l'organisation de la résistance en Alsace de manière générale. Parmi les sources qui ont enrichi son travail figurent des éléments et des photos transmis par le docteur Francis Vuillemin, neveu de l'abbé.

LES ASSOCIATIONS DU TERRITOIRE

Les sociétés d'histoire ont le rôle de mettre en valeur l'histoire de leur village ou de leur territoire. Elles conservent des documents, des ouvrages, réalisent des recherches, organisent des expositions. Plusieurs existent dans l'agglomération. Citons la société d'histoire d'Ingersheim, la société d'histoire de Wintzenheim, la société d'histoire de Houssen, la société Wickram de Turckheim, l'association d'histoire et d'archéologie de Horbourg-Wihr (Archihw), la société d'histoire et d'archéologie de Colmar, la société d'histoire de la Hardt et du Ried et la société d'histoire du Val et de la Ville de Munster. Des associations d'anciens combattants permettent également d'entretenir la mémoire.

LE GÉNÉRAL SCHLESSER, VU PAR SON PETIT-FILS

Le général Guy Schlessler (1896-1970)
©Archives municipales de Colmar]

Ce sont les soldats du général Schlessler, commandant alors le Combat Command n°4, qui sont entrés les premiers dans Colmar, le jour de sa libération, le 2 février 1945. Son petit-fils, le général Paul Sanzey, a l'ambition d'écrire la biographie de cette figure emblématique.



« La bataille pour la libération de Colmar n'a pas, comme on le croit volontiers, commencé le 20 janvier 1945. À la vérité, depuis de longs mois, le nom de Colmar chantait dans nos cœurs. »

Voilà ce qu'écrit le général Guy Schlessler dans un article publié dans *l'Annuaire de la société d'histoire et d'archéologie de Colmar 1995*.

Dès la fin de l'année 1944, l'officier supérieur et le général de Lattre de Tassigny ont travaillé à une manœuvre pour libérer la ville en la préservant au maximum. « Son but était d'agir en souplesse, pour éviter un choc frontal à Colmar », confirme le général Paul Sanzey. Deux corps d'armée ont été constitués au nord et au sud de la Poche de Colmar. Ils devaient percer les lignes ennemies pour aller à la rencontre l'un de l'autre, tout en contournant Colmar.

« C'était audacieux : il s'agissait de faire rouler les blindés de nuit, dans des conditions météorologiques très difficiles. C'est cette manœuvre qui a permis d'épargner la ville des combats. » Et l'audace fait partie des qualités que son petit-fils admire le plus chez lui. « Mon grand-père était très attaché à cette partie de notre pays qui a beaucoup souffert. »



Le général Paul Sanzey
à la commémoration de la libération
de Colmar, **le 2 février 2024**



**« Il a traversé le siècle
comme une charge
de cavalerie »**

La vie du général Guy Schlessler a été rythmée par les conflits majeurs de la première moitié du 20^e siècle. Formé à Saint-Cyr, il est officier de cavalerie pendant la Première Guerre mondiale. Il rejoint les services spéciaux dans l'entre-deux-guerres et se spécialise dans le contre-espionnage. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, il participe à la construction de l'Armée B, qui deviendra plus tard la Première armée française.

Son petit-fils n'a quasiment pas connu son grand-père, décédé en 1970. « Sa figure illustre, hors norme, m'a certainement influencé. Et pas seulement moi : mes deux frères ont également choisi une voie militaire. »

Le général Paul Sanzey, à la tête du Centre national des sports de la défense, a l'ambition de rédiger la biographie de son grand-père. « J'exploite les archives de la famille », confie-t-il.

CE LIVRE A ÉTÉ CONÇU ET RÉALISÉ

PAR COLMAR AGGLOMÉRATION.

NOUS REMERCIONS TOUTES LES PERSONNES

QUI ONT CONTRIBUÉ À CET OUVRAGE.

[COLMAR AGGLOMÉRATION]

Direction de la Communication

1 place de la Mairie
BP 50528 – 68021 Colmar Cedex

**[DIRECTEUR
DE LA PUBLICATION]**

Éric Straumann

Président de Colmar Agglomération

[SUIVI ÉDITORIAL]

Lucie Hamon

Directrice de la Communication

[COORDINATION]

Marion Morant

Direction de la Communication

[RÉDACTION]

Clotilde Percheminier

Direction de la Communication

**[CRÉATION GRAPHIQUE,
MISE EN PAGE ET ILLUSTRATION]**

Ana-Maria Pojoga

anamariapojoga.com

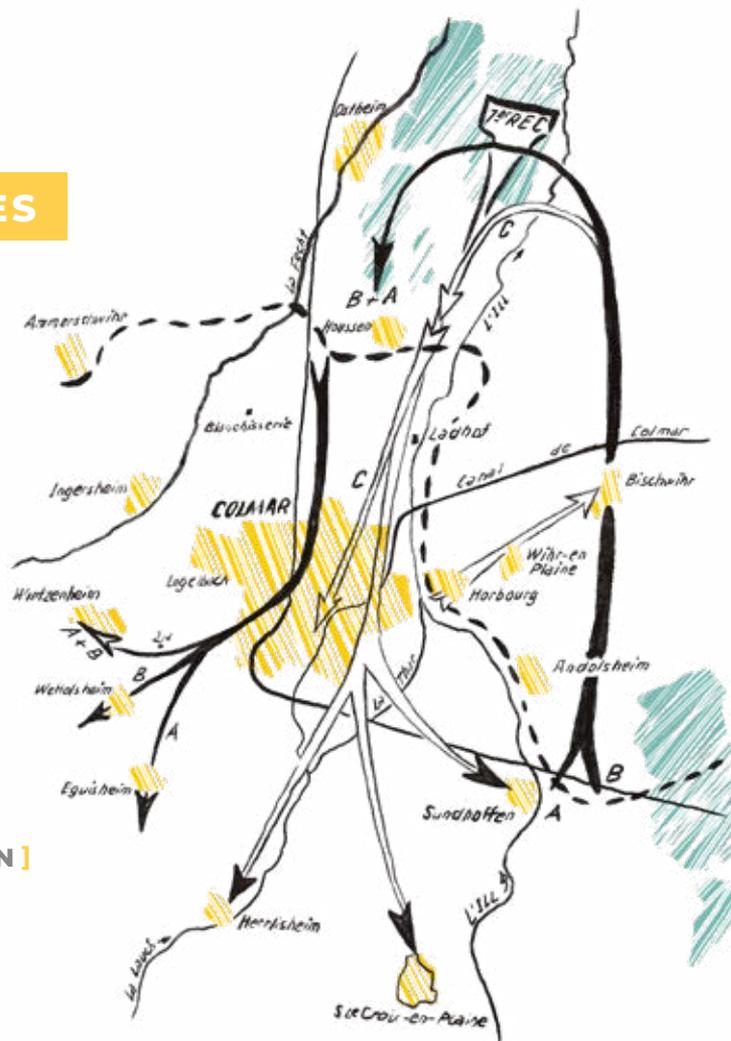
**[CRÉATION DU LOGO
80 ANS DE LA LIBÉRATION
DE LA POCHE DE COLMAR]**

Camille Appelt

Direction de la Communication

[IMPRESSION]

3mA group



Ne peut être vendu.

